IMAGES

16



LORSQUE L'ENFANT PARAIT...

Lady Lampson, épouse de l'am bassadeur de Grande-Bretagn en Egypte, tenant entre ses bra son enfant, nouveau-né... Tablea à la fois émouvant et gracieu qui ira droit au cœur de toute les mères d'Egypte.

(Photo Bela)

No. 632 — LE CAIRE EGYPTE 20 OCTOBRE 1941

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

15 mills

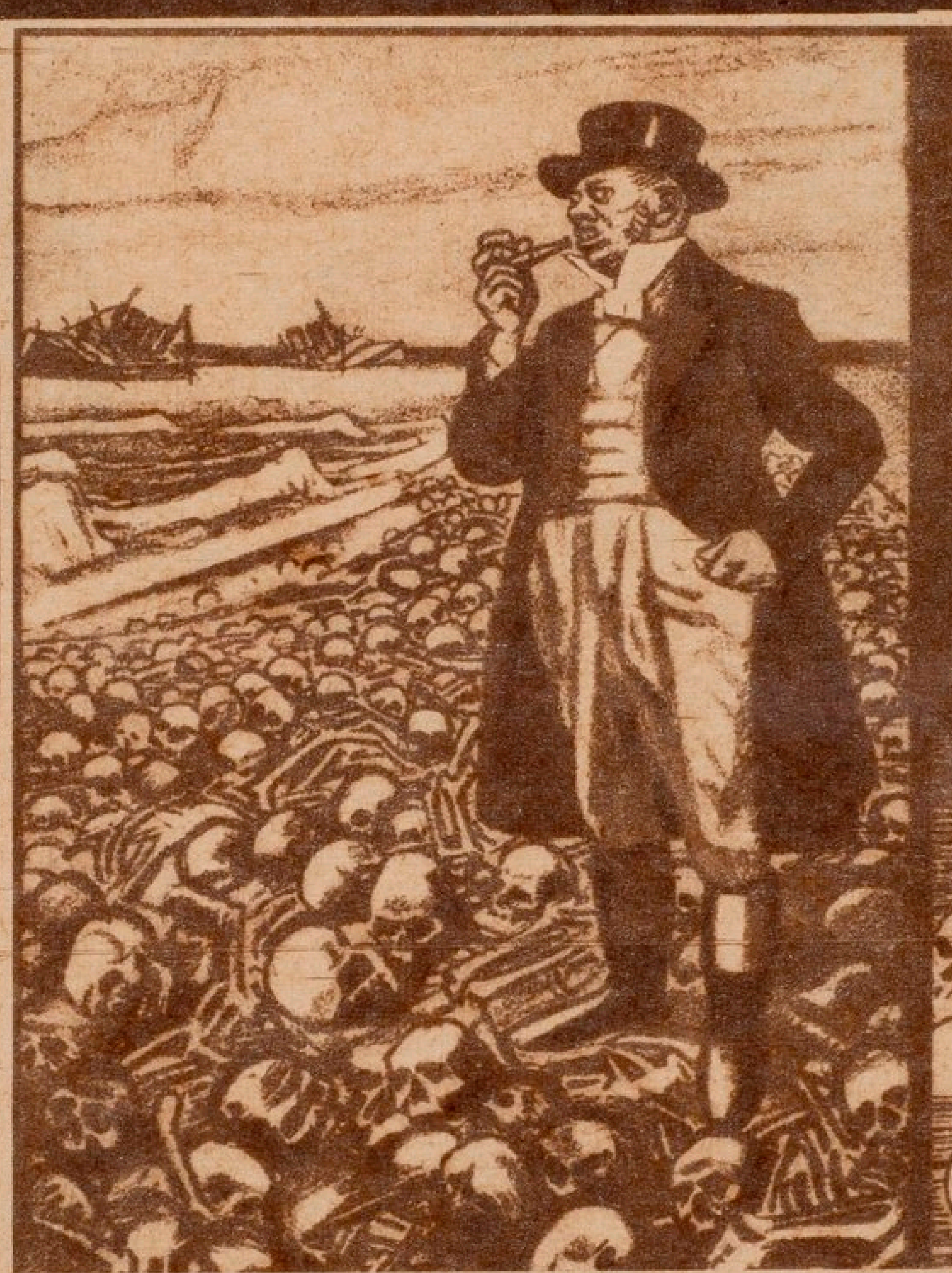
LA PROPAGANDE D'HITLER COPIE CELLE DU KAISER

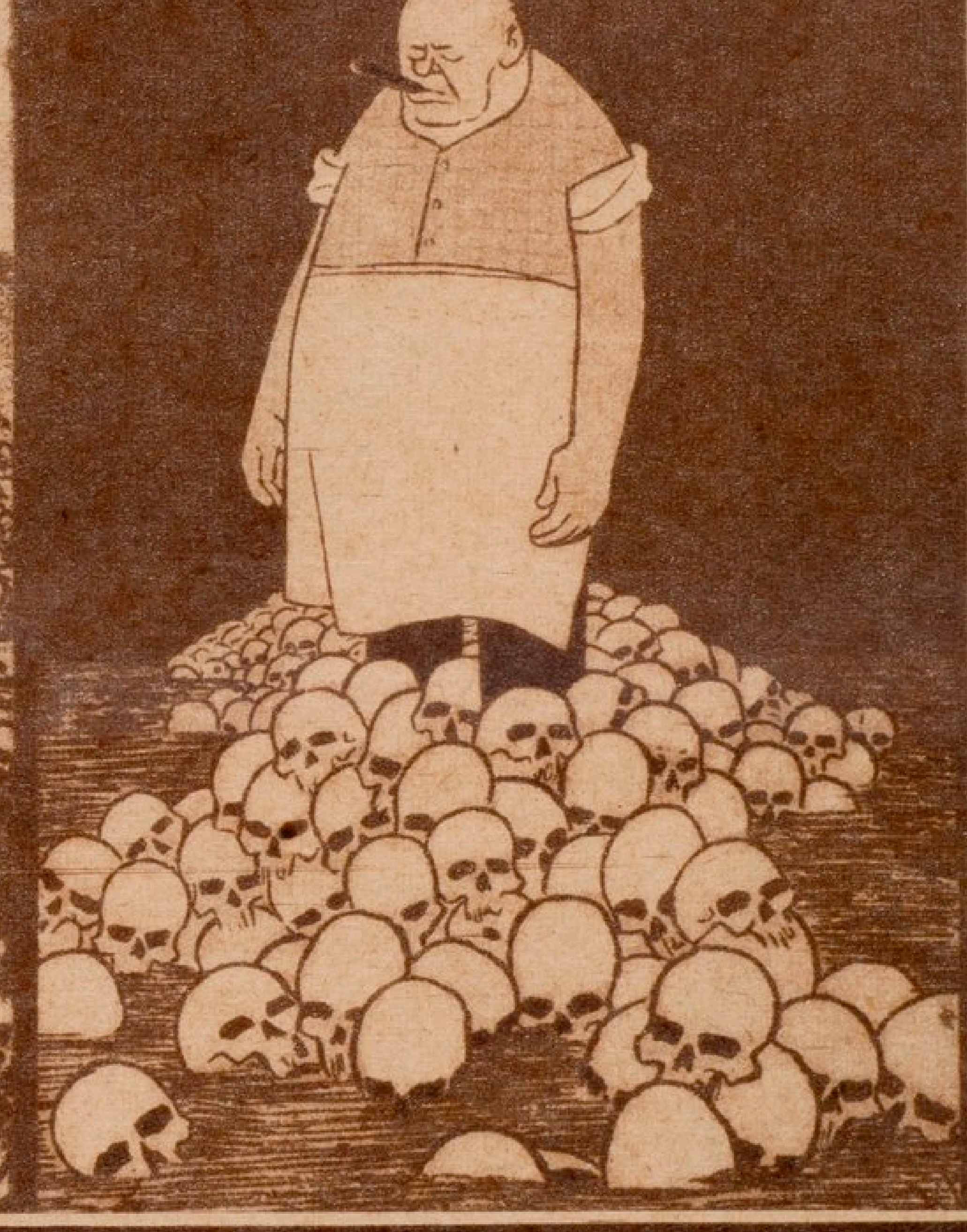
Les Allemands se piquent d'être des maîtres en matière de propagande. Pourtant, ils n'ont rien inventé de nouveau et ce sont les mêmes dessins, les mêmes thèmes que l'on trouve dans les journaux satiriques d'aujourd'hui et ceux d'il y a un quart de siècle.




Comment la presse allemande voyait le lion britannique dans l'autre guerre. Cette caricature représente une première page du « Simplicissimus », il y a 24 ans. Le lion britannique est représenté posé sur ses pattes de derrière et le corps percé de flèches. La langue pendante, il paraît à l'agonie.

Comment la presse allemande voit le lion britannique aujourd'hui. Cette caricature représente la couverture d'un des derniers numéros du même « Simplicissimus ». La face du monde a changé. Mais les nazis sont demeurés fidèles à la vieille propagande du lion percé de flèches et en train de mourir.





Comment l'Allemagne du Kaiser représentait l'Angleterre. La propagande allemande au cours de la dernière guerre avait recours, vis-à-vis de l'Angleterre, à deux armes principales : l'horreur et le ridicule. A Gallipoli, John Bull, debout sur une montagne de crânes humains, est prêt à faire du commerce.

Comment l'Allemagne d'Hitler représente aujourd'hui l'Angleterre. La propagande du Dr Gœbbels n'a rien apporté de nouveau et elle a recours aux mêmes idées et aux mêmes images que les « bourreurs de crâne » d'il y a vingt-quatre ans. Dans ce dessin, seul Churchill a remplacé John Bull.





Le cheval du baron Munchausen : un exemple frappant de la façon dont la propagande allemande se copie à vingt-quatre ans de distance. A droite, une caricature de l'autre guerre représentant le cheval du baron Munchausen, le plus grand menteur de tous les temps, coupé en deux et buvant sans cesse sans pouvoir étancher sa soif. A gauche, une caricature de cette guerre. L'Angleterre, sous la forme d'un cheval coupé en deux, boit au bassin de l'aide américaine sans pouvoir calmer sa soif.

★ L'ECRAN DE LA SEMAINE ★

Le dernier quart d'heure en Russie

Quand, le 22 juin 1941, Hitler attaqua la Russie, les armées allemandes avaient reçu pour mission d'opérer un gigantesque mouvement d'encerclement en deux étapes : la première consistait à atteindre Léningrad au nord et Odessa au sud aussi rapidement que possible. Ces deux objectifs conquis, les armées allemandes, pivotant sur elles-mêmes, devaient osciller vers Moscou et Kiev. On sait comment ce plan ambitieux fut mis en échec par la valeur et le courage des armées soviétiques ainsi que par l'esprit d'initiative de leur haut commandement. Au bout de trois semaines, la première grande offensive allemande fut freinée, bien en deçà des objectifs qu'elle s'était assignés.

Que les moyens militaires d'Hitler aient été sérieusement entamés au cours de ces trois derniers mois est démontré par le fait que les armées allemandes, dans leur dernière offensive, ont dû se concentrer uniquement sur Moscou, raccourcissant ainsi considérablement l'envergure de leurs opérations. Le siège de Léningrad, la conquête de la Crimée, la poussée vers le Caucase ont dû être momentanément plus ou moins abandonnés, pour concentrer toutes les forces disponibles en direction de Moscou.

Une fois de plus, les Russes ont employé leur fameuse stratégie du retardement. Comme le font remarquer les experts militaires, cette stratégie s'appuie sur une combinaison de deux théories : celle de la défense des positions essentielles à tout prix et celle de la retraite stratégique. Les Russes défendent leurs positions avec acharnement, mais jamais au prix de la désorganisation de leur commandement. C'est pour cela qu'ils ont toujours su éviter l'encerclement, se retirer au moment opportun, maintenir un front intact.

C'est ainsi qu'Orel, Viazma, Bryansk ont dû être évacuées. Chacune de ces villes fut défendue héroïquement et des pertes énormes furent infligées aux Allemands. Mais une position importante perd une grande partie de sa valeur stratégique si les avantages découlant de sa défense sont dépassés par les risques encourus à l'égard du plan d'ensemble du haut commandement. Orel, Bryansk ou Viazma auraient pu peut-être résister davantage, car la ville d'Orel, par exemple, fut reprise aux Allemands, uniquement pour permettre aux troupes soviétiques de préparer de nouvelles positions. Le même cas se produit pour la ville de Mojaïsk qui a deux fois déjà changé de mains. Cependant, une défense *in extremis* devient imprudente si la position ne possède pas une certaine autonomie au point de vue économique et de la production de guerre ou ne dispose pas d'énormes ressources en réserve. C'est pourquoi nous n'avons vu jusqu'ici les Russes adopter ce système qu'à deux reprises : à Odessa et à Léningrad. Et les événements ont donné raison à cette stratégie.

Pour Moscou, il en sera de même. La capitale dispose de défenses formidables et les Russes ont l'intention de la défendre jusqu'au bout. Le porte-parole du gouvernement soviétique, M. Lozovsky, a déclaré que Moscou demeurerait russe et c'est la première fois que les milieux officiels soviétiques se prononcent aussi catégoriquement au sujet du sort d'une ville. D'ailleurs, Hitler lui-même a eu le soin de préciser dans son dernier discours : « Quand nous serons à Moscou, demain ou après-demain... » Le Führer a volontairement laissé planer le doute au sujet de la date de son entrée à Moscou, car il prévoyait la défense acharnée de la ville.

En attendant, la bataille continue de faire rage. Les Allemands s'efforcent d'atteindre Moscou de quatre côtés : par Kalinine au nord, par Viazma à l'ouest, par Bryansk au sud-ouest et par Orel au sud. Sans doute ne prendront-ils jamais le risque de laisser Moscou derrière eux, comme ce fut le cas pour Odessa, car un siège de la capitale soviétique durant tout l'hiver serait désastreux pour eux. Aussi pouvons-nous nous attendre durant la semaine qui vient à la poursuite des combats sur le même rythme de violence enragée, mais ce sera sans doute la dernière semaine de la grande offensive. La première, alors que le Reich disposait de réserves intactes et d'un matériel inentamé, n'avait pas pu se prolonger au delà de trois semaines. Logiquement, la quatrième offensive, bien qu'ayant un objectif plus limité, ne peut pas durer davantage, car tant les effectifs que le matériel nazis ont dû subir une usure considérable.

La nouvelle crise en Extrême-Orient

Les milieux bien informés savaient tous que l'attitude d'attente adoptée par le Japon en Extrême-Orient était uniquement temporaire. Tokio tenait à gagner du temps et cherchait également dans une certaine mesure à alléger le poids du blocus économique dont il est l'objet de la part des Alliés.

Ces dispositions bienveillantes et pacifiques semblent avoir disparu en vingt-quatre heures, devant la phase critique atteinte par la bataille de Moscou. Les militaires japonais dont l'influence a toujours été très grande à Tokio sont sans doute sous l'impression que le moment est propice pour attaquer la Russie dans le dos.

Dans une pareille éventualité, on peut être certain que les forces soviétiques de Sibérie se défendront aussi bien que celles du front ouest. On estime approximativement à un demi-million d'hommes bien entraînés le noyau des forces russes stationnées à l'Est, et, en tenant compte des réserves, on arrive facilement au total d'un million d'hommes contre lesquels les Japonais devront opposer ou des troupes novices ou des contingents fatigués de la longue guerre de Chine.

Au cours des batailles qui se déroulèrent à Tchang-Kou-Feng, en 1939, entre forces russes et japonaises, celles-ci reçurent une rude leçon et il est hors de doute que le cas se répéterait aujourd'hui. Le Japon est loin de disposer du matériel motorisé allemand, que les Russes ont pourtant su mettre en échec. Une bataille ouverte avec Moscou est une nouvelle aventure, bien plus risquée encore que celle de la Chine, et qui pourrait réserver des surprises très désagréables à Tokio.

D'ailleurs, les Etats-Unis auront certainement leur mot à dire dans l'éventualité d'un pareil conflit, qui ne pourra que précipiter l'intervention totale américaine dans la guerre.

LE FILM EGYPTIEN

C'est une longue session parlementaire qui vient de mourir et qui marquera dans la vie économique du pays, dont elle modifie la structure pour de nombreuses années. Elle a commencé tragiquement par la mort subite de Sabry pacha, alors qu'il lisait son Discours du Trône, et il faut croire que ce début sensationnel a donné la note à la plupart des séances qui suivirent et à toute la politique en général.

Le cabinet Hussein Sirry pacha, qui recueillit le lourd héritage de Sabry pacha, a subi plusieurs remaniements et c'est par tous ces remaniements qu'il se présente aujourd'hui avec une représentation des deux grands partis majoritaires de la Chambre actuelle, c'est-à-dire solide parlementairement par l'appui des saadistes et des libéraux.

Au Sénat, une majorité wafdiste faisait la pluie et le beau temps, même avec le régime antiwafdiste actuel. On se souvient encore de l'obstructionnisme à la politique fiscale du Dr Ahmed Maher pacha, à de nombreux projets de loi, des difficultés à en faire aboutir d'autres. Mais au cours de cette session, il y eut le renouvellement partiel du Sénat et, par la nomination de nouveaux membres, les wafdistes sont maintenant en minorité. Une harmonie s'établit ainsi entre les deux Chambres et un gouvernement, appuyé sur les députés, est désormais sûr que les sénateurs ne seront pas en mesure de paralyser sa politique.

Seulement, ce qui a été gagné à l'intérieur du Parlement a été perdu au dehors, en ce sens que le Wafd, ne pouvant plus imposer sa volonté à l'intérieur du Sénat, a décidé de développer son opposition en dehors du Parlement, sous des formes anciennes. D'où cette activité personnelle de Nahas pacha, ces réunions du Wafd et des comités provinciaux.

* * *

Mais c'est surtout dans le domaine économique que cette session est désormais historique, en votant la limitation de l'acréage cotonnier et le développement de la culture des céréales. Depuis longtemps cette réforme était préconisée par les économistes, sans aucun succès. La monoculture, le coton facilement vendable, demeurait la base de la fortune nationale, malgré des crises annonciatrices de graves complications d'avenir. Au début de la guerre, le cri d'alarme fut jeté avec plus d'insistance, sans aucun succès, et nous continuâmes la culture intensive du coton, jusqu'au moment où l'écoulement en devint presque impraticable, avec une insuffisance de céréales.

Le remède énergique, appliqué d'urgence, devint une nécessité vitale. Cette session a vu en prendre la décision, au cours de séances orageuses. Mais tout s'oublie, les discours s'envolent et seul le résultat pratique demeure, et qui est le développement de notre activité agricole, dans un sens nouveau.

Cette mesure doit nous mettre, pendant la guerre, à l'abri d'une crise sérieuse de l'alimentation. Pour nos classes laborieuses et pauvres, les céréales sont la base de toute nourriture ; et par cette sage politique, nous la leur garantissons.

Mais cette session finit sans que le Sénat ait voté l'augmentation de l'impôt additionnel, augmentation demandée par le gouvernement pour couvrir l'emprunt nécessaire au financement de la récolte cotonnière. Il faut dire que cet impôt est très peu populaire dans le pays et qu'il faut souhaiter que, d'ici la reprise de la vie parlementaire, le gouvernement trouve moyen d'y renoncer, surtout si le coût de la vie continue de hausser. Jusqu'ici, rien d'officiel au sujet d'une généralisation du bonus de la vie chère à tous les fonctionnaires du gouvernement et à tous les ouvriers.

Le Conseil des Ministres a ajourné la décision jusqu'après les fêtes. D'une manière générale, on désire une lutte plus vive contre les profiteurs.

* * *

Cette fin du Ramadan et ces quatre jours du petit Baïram coïncident avec des événements internationaux qui ont des répercussions sur l'Orient et l'Egypte. Que Moscou tombe ou non, les opérations de large envergure doivent être suspendues en Russie, à cause de l'hiver... Et à cause de ce même hiver, l'Orient devient un idéal champ de bataille, si l'on peut parler d'idéal, quand il s'agit de bombes et de balles meurtrières. Les sources anglaises et germano-italiennes se sont trouvées d'accord pour faire prévoir la reprise de la bataille à notre frontière de l'Ouest. Les Britanniques semblent cette fois-ci décidés à obtenir une décision sans appel, en allant jusqu'au bout de leur campagne. Reuter et les grands journaux de Londres ont largement souligné le renforcement de la puissance militaire de notre alliée en Orient.

Aussi, passons les fêtes, malgré tout, avec sérénité, convaincus que l'imminence de combats nouveaux à l'ouest sera le prélude de la liquidation définitive de l'ennemi.

La puissance de la R.A.F.

Plusieurs preuves concrètes sont venues rappeler durant ces derniers jours à l'opinion mondiale la puissance croissante de la Royal Air Force.

On a appris ces jours-ci que la présence de la R.A.F. à l'Ouest obligeait la Luftwaffe à maintenir dans les pays occupés de la mer du Nord les 50 % de ses chasseurs.

Cette opposition n'empêche pourtant pas la Royal Air Force de marteler continuellement d'importants objectifs militaires allemands, en leur infligeant des dégâts considérables. C'est là la meilleure preuve de l'efficacité de la politique du bombardement limité aux seuls objectifs stratégiques, à l'encontre des raids systématiquement exécutés contre la population civile qui furent entrepris par la Luftwaffe durant l'année dernière et au début de cette année. D'ailleurs, le succès de la méthode anglaise a été si évident que la Luftwaffe l'a adoptée en Russie, où on signale peu de raids visant la population civile.

On a également appris que la Royal Air Force dispose maintenant d'une force de chasseurs à peu près égale à celle de la Luftwaffe. Après deux ans de guerre, l'Angleterre a donc pu s'assurer la parité aérienne vis-à-vis de l'Allemagne en chasseurs.

Le plan d'entraînement aérien de l'Empire britannique est en train de former des pilotes à un rythme accéléré, tandis que la production américaine augmente tous les mois et doit atteindre le chiffre de 50.000 avions par an, l'année prochaine.

Peut-être le facteur aérien ne décidera-t-il pas à lui seul de la victoire alliée. Ce sera en tout cas un élément de premier plan dans la combinaison stratégique qui devra amener la défaite de l'Allemagne.

Les intrigues allemandes à Vichy

D'après les dernières informations venues de Vichy, le cabinet français serait divisé en deux groupes : les collaborationnistes et les attentistes. Ceux-là veulent travailler immédiatement de la façon la plus étroite avec l'Allemagne, le second groupe préfère adopter la formule classique : « Wait and see ». Pétain, lui, ne serait pas du tout mécontent de cette scission, car elle lui permet de jouer le rôle d'arbitre et de garder ainsi son autorité.

Cependant, même les plus aveugles commencent à s'apercevoir de la fiction de l'indépendance de Vichy.

La France métropolitaine est entièrement dépendante de l'Allemagne pour son existence économique. Ce cordon ombilical attache plus solidement la France au Reich que les traités les plus solennels. Les prisonniers de guerre français sont un autre atout entre les mains d'Hitler et dont le Führer sait faire un usage machiavélique. Enfin, la commission militaire de Wisbaden contrôle les moindres faits et gestes militaires de la France, et son pouvoir — tous les témoignages de voyageurs venus de Vichy le prouvent — est exercé par des agents d'une activité débordante, qui ne laissent rien au hasard.

Mais le cabinet de Vichy n'est pas seulement divisé sur la question des principes ; il paraît que des rivalités personnelles aiguës s'y donnent libre jeu : Darlan contre Pucheu, Weygand contre Darlan... La fameuse unité nationale est une façade bien branlante. Le parlementarisme tant honni était pourtant beaucoup plus stable que le fameux régime d'autorité prôné par les Vichystes. Mais les règles de l'art politique sont invariables : quand les choses vont mal, les querelles naissent. Et les choses ne vont pas très bien à Vichy...

25.000 livres sterling
6.200 pièces
50.000 opérations diverses
SONT NECESSAIRES POUR CREER UN CHAR BLINDE MODERNE

Au cours d'une récente manœuvre en Angleterre, un groupe de « Valentines » en action. Le « Valentine » est le dernier-né des tanks britanniques. Il pèse seize tonnes, est très puissamment armé et est doué d'une très grande mobilité. La production des « Valentines » a augmenté d'une façon notable depuis le jour où ils ont été sortis pour la première fois.

Nous devons fabriquer 30.000 TANKS!

déclare Lord Beaverbrook

Dans son discours du 12 octobre, Lord Beaverbrook a souligné la nécessité, pour la Grande-Bretagne, de mettre au point un plan de construction de tanks sur une échelle jamais atteinte auparavant. « Visons à construire trente mille tanks, a dit le ministre. Disons que nous devons le faire pour le jour où nos opérations défensives seront abandonnées, en faveur de l'attaque. Le peuple britannique surmontera cette tâche. Je suis convaincu de sa détermination de combattre jusqu'à la victoire. »

Construire des tanks ! Dans ces trois mots réside une nécessité vitale pour les nations en guerre. Une activité ininterrompue règne dans les usines britanniques d'où sortent journellement des croiseurs terrestres prêts pour l'action. Quels sont les procédés qui permettent la production en masse de ces engins aussi puissants que précis ? Voici l'impressionnant aspect d'une usine anglaise de tanks.

Dans un vaste local, des milliers d'hommes et de femmes travaillent autour d'immenses carcasses métalliques s'étendant à perte de vue. Quelques-unes sont à l'état de simples armatures, tandis que d'autres ont déjà pris forme. Des grues géantes déplacent dans l'air les grosses plaques de blindage qui viennent s'adapter sur les squelettes d'acier. Les coups de marteau sur le métal s'égrènent continus. Chaque équipe assemble 6.200 pièces au cours de 50.000 opérations séparées, transformant graduellement un amas de tôles, de blocs de fer, de tiges, d'écrous en un tank moderne.

La construction d'un char blindé se rapproche plutôt de l'élévation d'une bâtisse que de la fabrication en série des automobiles et des avions. Un tank à moitié terminé, même s'il s'agit d'une unité légère, ne peut pas être transporté en rond à travers l'usine au moyen d'une plate-forme tournante. A partir du moment où l'armature est revêtue des premières plaques, l'ensemble devient trop lourd pour être déplacé.

Le tank reste en place pendant toute la durée de la construction. Ce sont les six mille deux cents pièces qui le forment qui sont amenées sur l'endroit même où le montage a commencé. Elles sont fabriquées dans des usines spécialisées, qui se trouvent parfois à grande distance.

Le secret d'une production rapide et efficiente de tanks repose donc sur une parfaite synchronisation dans l'arrivage des pièces détachées, lesquelles doivent alimenter régulièrement l'usine d'assemblage.

Les cinquante mille opérations qui composent le procédé de construction sont variées au possible. Certains travaux nécessitent des équipes de douze hommes et l'aide de grues géantes qui soulèvent des plaques pesant plusieurs tonnes. D'autres sont tellement délicats qu'une erreur d'une fraction de centimètre peut provoquer un long arrêt de la production.

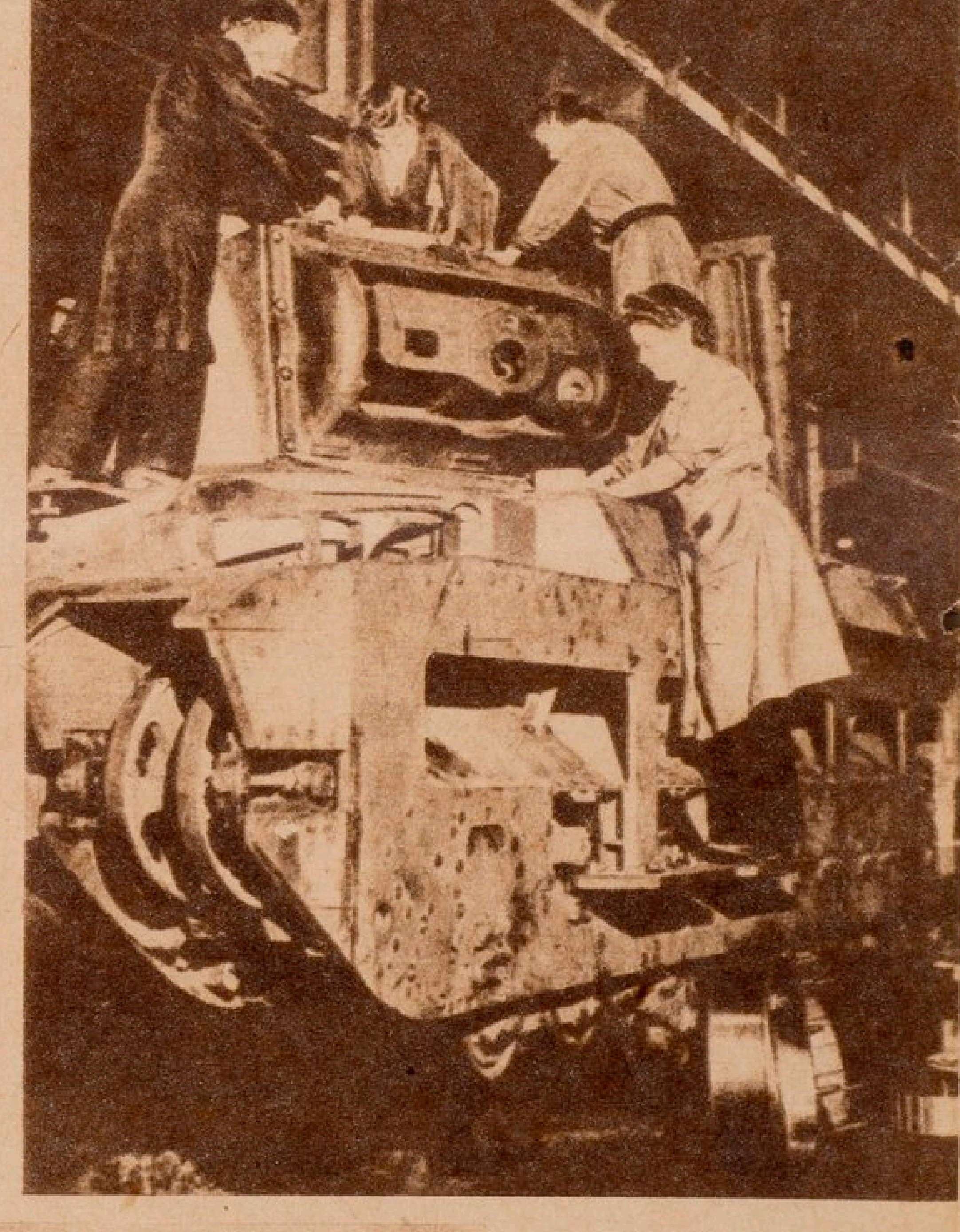
La main-d'œuvre féminine est largement employée à l'heure actuelle. Les femmes se sont avérées beaucoup plus adroites que les hommes dans le rivetage. Et si l'on songe qu'un tank moyen américain contient environ 1.900 rivets, on se rendra compte de l'importance de ce travail. L'expérience a démontré que la femme possède la dextérité et la patience qui font défaut à l'homme. La moyenne de la casse des vis a diminué de moitié depuis que les ouvrières ont remplacé leurs camarades masculins dans certains départements.

Lorsque l'enveloppe extérieure du tank est assemblée dans toutes ses parties, fond, côtés et tourelle, on y place l'énorme moteur. Ensuite on procède à l'installation des chenilles de traction. Elles sont composées d'une série de pièces, et fonctionnent indépendamment l'une de l'autre. Elles peuvent se mouvoir en sens inverse, ou bien l'une fonctionnant pendant que l'autre est bloquée. C'est ainsi d'ailleurs que le tank peut changer de direction.

Il ne reste plus qu'à mettre le char en état de marche. On fait le plein d'eau et d'essence. La consommation des tanks se mesure par gallons au kilomètre et non pas par kilomètres au gallon. Le conducteur, véritable pilote d'essai, s'installe à son poste, et la masse d'acier démarre lentement, devenue une formidable machine destructive, une fois l'armement et la radio installés. Dans l'usine, un autre tank est déjà en construction...

L'unité achevée doit maintenant passer l'examen des spécialistes. Sa vitesse, sa stabilité sont contrôlées au cours d'expériences qui ont lieu sur des terrains accidentés. Finalement, après une dernière inspection de la part d'un délégué du gouvernement, le tank est livré à l'armée.

C'est en 1916 que les premiers tanks furent construits en Angleterre, au milieu de l'indifférence générale. Au cours des essais, les résultats ne furent pas très encourageants. Les équipages manquèrent de suffoquer tellement la chaleur était forte dans ces infernales boîtes métalliques.

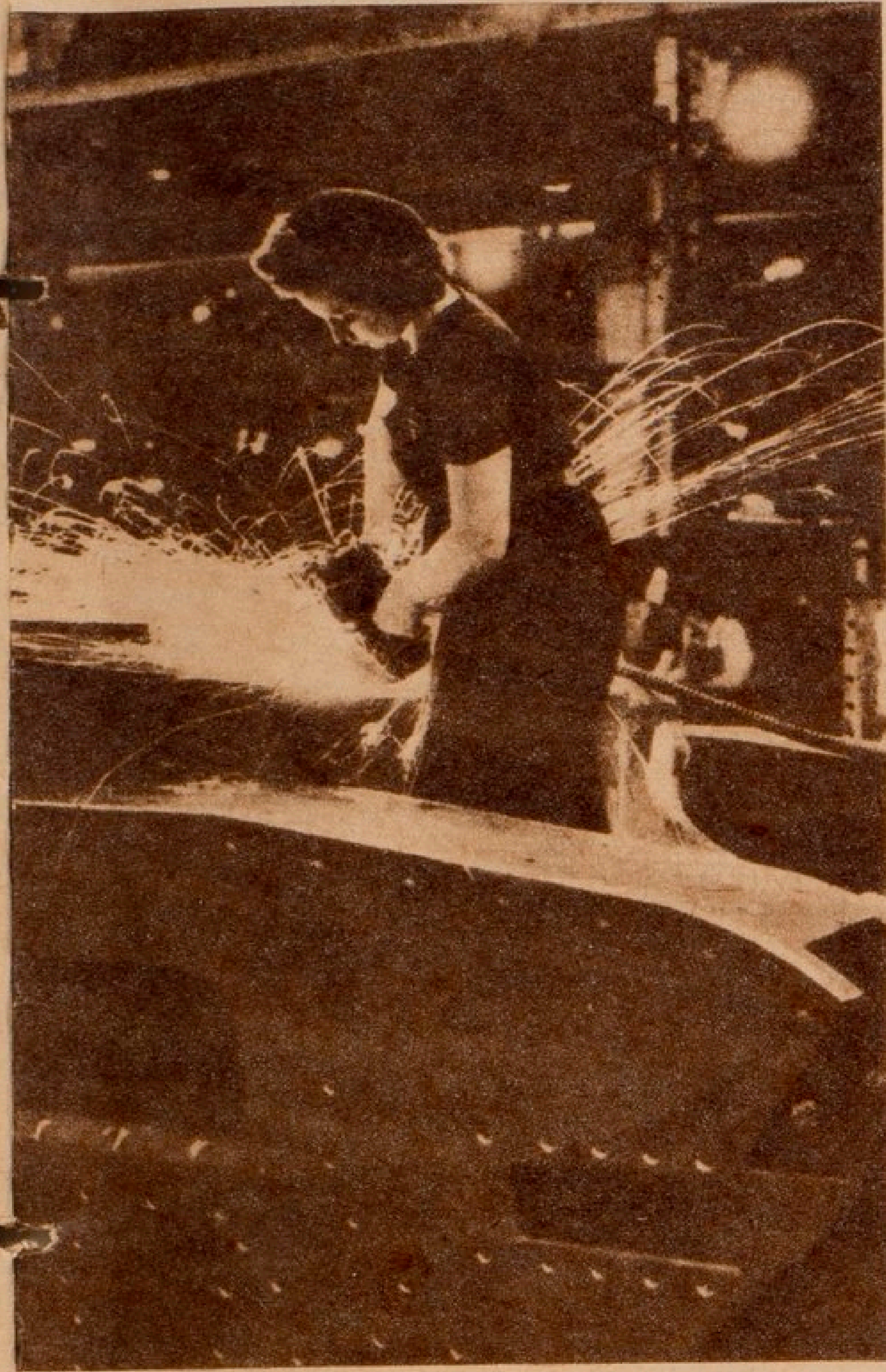


Quelques ouvrières occupées à mettre la dernière main à un tank. Un spectacle auquel personne n'aurait songé il y a quelque temps et que d'aucuns appellent le « miracle de Beaverbrook ».



← Une coupe schématique du «Matilda», le tank lourd n° 1 d'infanterie anglais. Le «Matilda» pèse vingt-cinq tonnes. Sa mobilité est moindre que celle des tanks du type léger ou moyen, mais il est pourvu d'un armement beaucoup plus puissant, notamment contre les canons anti-tanks. Il a quatre hommes d'équipage et est mû par deux moteurs Diesel.

L'atmosphère pleine de fumée y était irrespirable. La vitesse maxima de ces machines ne dépassait pas deux kilomètres à l'heure, et chaque changement de direction nécessitait une longue halte. Le War Office fut obligé de refuser les premiers modèles parce qu'ils ne pouvaient pas franchir des obstacles hauts d'un mètre et traverser des endroits couverts de cinquante centimètres d'eau !



Les usines anglaises spécialisées dans la fabrication des tanks emploient de nombreuses femmes. Voici une ouvrière occupée au délicat travail de la pose des rivets. Elle a dix-neuf ans et était, avant la guerre, seconde vendeuse dans un bureau de tabac.

Mais un homme pressentit les possibilités futures des cuirassés terrestres. Cet homme s'appelait Winston Churchill. Sans aucune autorité, il finança la construction de dix-huit unités au prix de Lst. 70.000.

Un jour mémorable de novembre 1917, Churchill attendait anxieusement les nouvelles du front. Ses tanks étaient en ligne pour la première fois. Et bientôt on apprit que les chars avaient en douze heures transformé l'aspect de la bataille, opérant une percée en profondeur de dix kilomètres dans les lignes allemandes et nettoyant les tranchées ennemies de Cambrai. C'était le triomphe de l'actuel Premier Ministre britannique et des tanks...

Aujourd'hui, la vitesse des chars blindés a passé de deux à quatre-vingts kilomètres à l'heure. Un tank lourd peut facilement passer à travers une construction solide. Les équipages ne sont plus en butte à la chaleur et aux dangers d'asphyxie. Après de durs engagements, ils sont plus frais que leurs camarades de l'infanterie.

Récemment à Tobrouk, un tank britantique a supporté sans dommage sept coups directs d'artillerie. Cette résistance du blindage est due au procédé nouvellement adopté de rivetage à froid. Les techniciens ont remarqué que les rivets chauffés à blanc se contractaient en se refroidissant. Il en résultait qu'un certain jeu se produisait à la jointure des plaques. Grâce au nouveau système, un obus qui frappe les points de soudure ne produit pas plus de dommages que s'il percutait au centre de la cuirasse.

Un tank lourd coûte Lst. 25.000, le prix de cinq Hurricanes. Les chars moyens et légers reviennent respectivement à Lst 15.000 et Lst. 12.000.

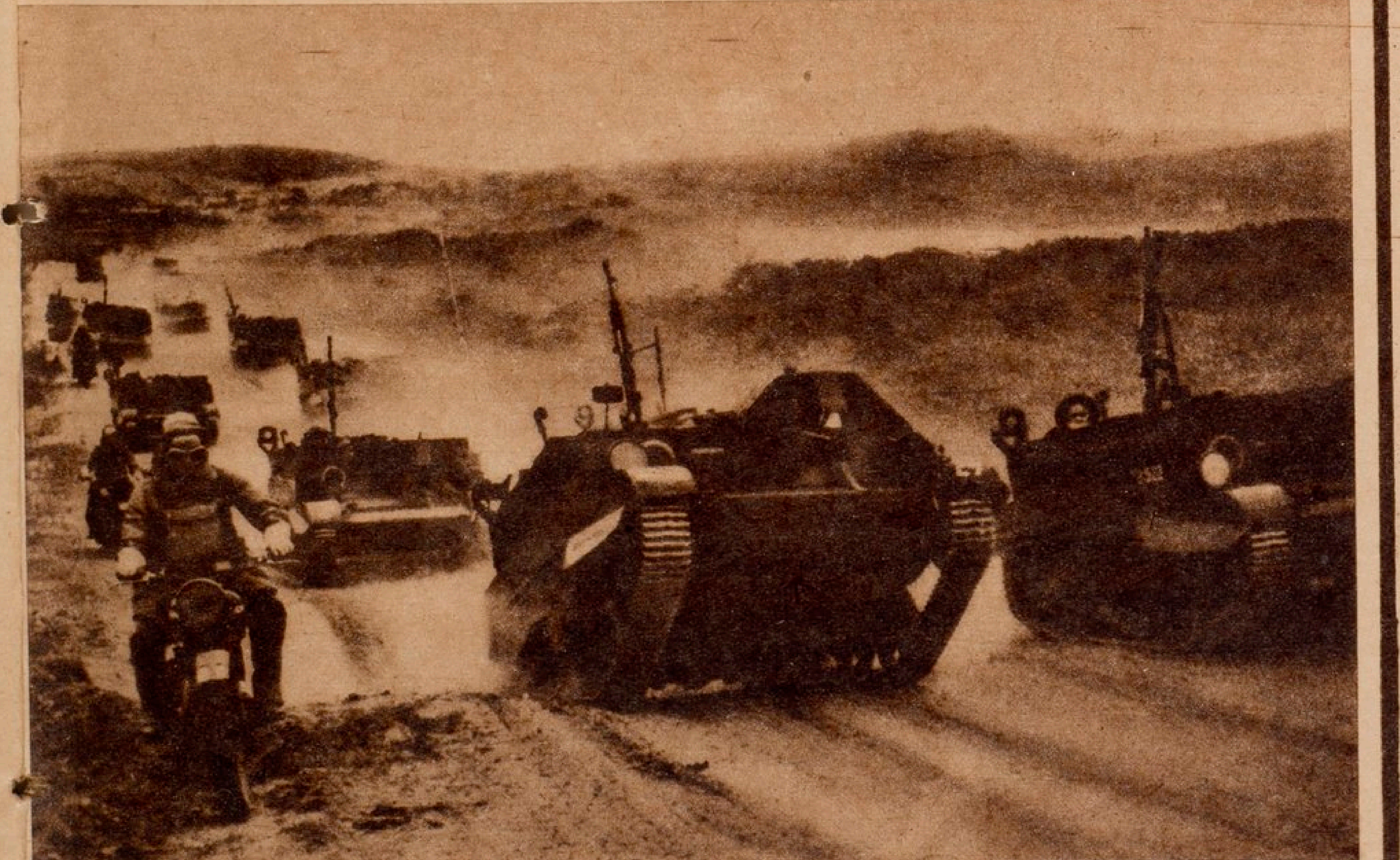
De nouvelles inventions qui ont révolutionné la métallurgie ont été employées pour remplacer un acier trop lourd par des alliages plus solides et en même temps plus légers. En Grande-Bretagne, Robert Hadfield a expérimenté des alliages avec le manganèse. En Amérique, on fait entrer le carbone dans la composition de l'acier.

L'Amérique est entrée en ligne dans la production des tanks. Plusieurs modèles récents ont surmonté les épreuves expérimentales, dont le plus important est la « forteresse roulante » qui est l'unité blindée la plus puissante du monde. Le tank moyen M-3, dont le poids est de 23 tonnes, peut être construit maintenant sur une grande échelle par les usines de Détroit de la « Chrysler Corporation ». Avant la fin de l'année, des centaines de forteresses roulantes entreront en action.

La Grande-Bretagne répond déjà magnifiquement à l'appel de lord Beaverbrook. Bientôt la supériorité des ressources anglo-américaines permettra aux démocraties de présenter sur tous les champs de bataille un nombre de tanks qui dépassera de loin ce que les plus grands efforts allemands pourront produire.



Lord Beaverbrook et Winston Churchill, sur le pont du « Prince of Wales ». Churchill, dans l'autre guerre, était connu comme le « père du tank ». Beaverbrook, dans celle-ci, travaille à donner à l'Angleterre le plus puissant matériel possible.



L'Angleterre est actuellement prête à gagner la bataille au tank. Elle possède de nombreuses divisions mécanisées, pourvues chacune d'un corps de reconnaissance constitué par un certain nombre de tanks et de motocyclistes. Ces corps de reconnaissance, dont on voit un ici, sont aux forces mécanisées ce que la cavalerie est à l'infanterie.

JE REVIENS DE TURQUIE

déclare

RICHARD MOWRER

Correspondant du « Chicago Daily News »



Après avoir publié les impressions de correspondants de guerre anglais sur la guerre, nous avons cru intéressant de demander à un journaliste américain, M. Richard Mowrer, correspondant du « Chicago Daily News », de nous dire ses impressions sur un pays neutre, la Turquie, où il a fait un séjour récent.

« Je crois que les Turcs sont résolus à défendre leur neutralité, nous dit-il. Ils sont prêts à maintenir des relations courtoises avec tous les pays, neutres ou belligérants, mais ils sont mobilisés sur une large échelle pour faire face à une pression étrangère. Leurs journaux observent un ton réservé sur les événements mondiaux, leur diplomatie traite avec une égale déférence les ambassadeurs étrangers, et s'ils ont des préférences, ils ne les manifestent pas, car une imprudence peut leur coûter leur liberté.

« Le traité de Montreux a été constamment respecté et le trafic n'est suspendu dans les Détroits qu'à cause de la crainte des navires de commerce de l'Axe. Ils ont le droit de passage, mais les sous-marins russes de la mer Noire les ont paralysés.

« Je ne crois pas que les Allemands aient l'intention d'attaquer la Turquie tout de suite. Ils maintiennent leurs missions économiques, et le Docteur Clodius était justement en pourparlers à Istamboul, durant mon séjour. Les menaces qu'on leur prête ne me semblent pas fondées pour le moment. Je crois qu'ils attendent un succès décisif en Russie, à supposer qu'ils l'obtiennent, pour appuyer leurs demandes de l'éclat d'une victoire militaire.

« LA TURQUIE EST CAPABLE DE SE DEFENDRE ADMIRABLEMENT. Elle a une armée nombreuse et bien entraînée, elle reçoit des armes de l'étranger, et son territoire lui permet de résister à un envahisseur supérieur en nombre. La Turquie d'Europe devrait être sacrifiée, mais la Turquie d'Asie est difficilement accessible. Il n'y a pas de route convenable, à ma connaissance. Les voies ferrées qui traversent les montagnes par de longs tunnels demeurent les seuls acheminements possibles. Il suffirait de faire sauter les tunnels, pour ralentir l'avance allemande. Les chemins du Caucase sont périlleux et lointains.

LE COMMERCE EXTERIEUR

« La Turquie a perdu un grand nombre de ses marchés extérieurs. Ses lignes de communication sont réduites et elle souffre de restrictions diverses. La nourriture est abondante et bonne, mais l'essence est rare et sévèrement rationnée. Pour entretenir son activité, elle a conclu des traités de commerce avec l'Axe et les Alliés, et depuis quelque temps l'Angleterre a pris la tête dans l'intensité des échanges. Elle dirige ses convois maritimes par les ports d'Alexandrette et de Mersina, au-dessus de la Syrie. Par Basra et Bagdad, elle fait parvenir ses marchandises indiennes, les produits américains et les siens propres.

« Les Allemands veulent de l'huile, du tabac, des noix, mais ils ne peuvent maintenir le trafic, car la voie ferrée d'Europe centrale ne fonctionne pas. Les ponts du chemin de fer de Thrace ont sauté depuis la campagne de Grèce, et ils n'ont pas été rétablis.

« Malgré leurs désirs, les Allemands, gênés par la guerre, ne peuvent produire qu'avec peine pour l'exportation. Quant au chrome que les Anglais transmettent aux Etats-Unis, ces derniers se sont assurés les livraisons en envoyant du matériel de guerre selon l'arrangement « Lend-Lease ». Les Turcs craignaient que l'aide américaine ne s'accuse pas assez vite et semblaient hésitants. Mais l'arrivée effective du matériel américain a facilité la solution de ces problèmes. Ainsi, la situation des Alliés en Turquie est excellente sur le terrain commercial, et je souhaite qu'elle se maintienne.

L'HIVER EST EN AVANCE D'UN MOIS

« Il pleuvait à Istamboul, à mon arrivée, et il faisait froid. Le vol des cigognes vers les régions du Sud était prématuré d'un mois, et l'on disait communément que l'hiver est venu en avance d'un mois cette année. La vie était assez calme. J'ai été frappé de voir des Allemands circuler dans la rue comme de simples civils. La Turquie est le seul pays où tous les citoyens belligérants se rencontrent simplement, en civils ordinaires.

« Il y a peu de Russes, presque tous membres du corps diplomatique. Celui-ci s'est retiré dans un bateau de passagers russe, qui faisait auparavant le service entre Odessa et la Grèce, le « Svarnetia ». Les Anglais et les Américains, hommes d'affaires, correspondants, diplomates, se réunissent dans les hôtels. Le pays est tranquille, la vie nocturne peu brillante, quoique le black-out n'obscurcisse pas les rues.

« J'ai été attiré par une vue curieuse dans le port. Trois bateaux de commerce sont stationnés. Deux d'entre eux, navires roumains de passagers, le « Transylvania » et le « Bessarabia » faisant le service entre Constanza et Alexandrie, sont peints en blanc et le drapeau roumain a été effacé par la nouvelle couche de peinture appliquée par les Allemands. Transformés en quasi navires-hôpitaux, ils reçoivent, disent les Allemands, les réfugiés allemands d'Irak et d'Iran, « maltraités par les Alliés ». Le troisième, un cargo roumain, le « Balcic » arrivant d'Italie par convoi, est paralysé parce que l'équipage a refusé de repartir ; le convoi a été attaqué en route, et l'un des bateaux italiens du convoi fut coulé, ou touché tout au moins, et les marins craignent pour leur vie.

ANKARA, VILLE MODERNE

« Ankara, la capitale politique, est une ville attrayante et moderne. Récemment construite, sur une hauteur il y fait frais, le brouillard n'y séjourne pas et la visibilité est toujours bonne. Elle est devenue la ville préférée des Anglais et des Américains, et ils ont organisé à côté du stade municipal de football un jeu de base-ball américain, à ballon mou. Les Anglais l'ont appris de leurs amis et disputent la partie avec ferveur chaque semaine. Le stade municipal côtoie le terrain, et sur la ligne de démarcation, la tribune des spectateurs leur permet de suivre les deux jeux en tournant la tête.

LES RUMEURS DES BALKANS EN TURQUIE

« La Turquie est le lieu d'asile de nombreux réfugiés des pays d'Europe centrale, de nombreuses rumeurs circulent à Istamboul sans que l'on puisse s'assurer de leur vérité absolue. Certaines semblent assez sûres : je croirais volontiers celle qui rapporte que les Allemands ont acheté 50.000 peaux de moutons en Roumanie pour faire les vêtements de la campagne d'hiver ; d'autres répètent que l'aviation soviétique a aggravé les difficultés ferroviaires allemandes, en bombardant la ligne Bucarest-Constanza, le port de la mer Noire. Des nouvelles de sabotage en Bulgarie, alliée de l'Axe, et en Yougoslavie parviennent aussi, souvent très déformées. Mais avec plus d'insistance et de précision, l'on disait que les rebelles yougoslaves contrôlent le Monténégro, une partie de la Serbie centrale et presque toute l'Herzégovine. Réfugiés dans les montagnes, ils font des raids, harcelant les convois motorisés ou les trains de marchandises. Ils ont repris certains villages, en lisière des forêts. Peut-être ne les occupent-ils pas au sens propre du mot, mais leurs descentes continuelles les rendent maîtres de la situation.

« Tels étaient les bruits qui nous occupaient en Turquie sans nous inquiéter outre mesure. Peuple au tranquille courage, à l'activité réduite mais réglée malgré les difficultés du commerce, les Turcs demeurent pour les démocraties d'un soutien essentiel. Leur foi dans la nécessité de maintenir les droits de la liberté, de la paix et de l'ordre fait d'eux des alliés moraux au prestige éminent. »

Aujourd'hui A BERLIN...

En dépit de la rigoureuse censure allemande, les nouvelles les plus secrètes réussissent à passer la frontière du Reich...

Chaque jour, dans la presse du monde entier, des centaines de dépêches renseignent le public sur la vie en Allemagne, l'informant souvent, avec une précision qui étonne, de ce qui se passe dans les cercles officiels les plus fermés. Comment ces nouvelles parviennent-elles jusqu'à nous ?

A l'heure actuelle, la plupart des informations sur l'Allemagne sont transmises au monde par les correspondants des journaux américains ou suisses accrédités à Berlin. Les correspondants américains sont au nombre de trente. Les correspondants suisses au nombre de vingt-deux. Leur tâche, aux uns et aux autres, n'est pas facile, car les autorités nazies sont loin d'être expansives. Elles ont pris, d'autre part, des mesures draconiennes afin que les informations qu'elles ne sont pas désireuses de voir diffuser ne sortent pas d'Allemagne, et c'est à travers d'innombrables censures que les nouvelles câblées à New-York, à Washington, à Genève ou à Zurich doivent passer, avant de prendre le chemin de l'étranger.

En dépit, toutefois, de l'attitude peu communicative des cercles nazis et de la véritable barrière dressée entre eux et les organes qu'ils représentent, les journalistes américains et suisses parviennent souvent à capter les informations les plus secrètes et à les communiquer à l'étranger. Comment s'y prennent-ils ? C'est ce que nous révèle, dans l'article qu'on va lire, le journaliste américain Ernest R. Pope, lequel fut correspondant à Berlin de la Columbia Broadcasting Corporation jusqu'au mois de mai de cette année, date à laquelle il fut expulsé par la Gestapo, justement pour avoir essayé de diffuser des nouvelles que les autorités nazies ne tenaient pas — et pour cause — à voir publier à l'étranger.

Les neuf dixièmes des nouvelles concernant la guerre émanent soit du ministère de la Propagande du Dr Gœbbels, soit du ministère des Affaires Etrangères de von Ribbentrop. Au moins une fois par jour, les correspondants des journaux étrangers accrédités à Berlin sont convoqués à une réunion de presse au ministère de la Propagande. La réunion a lieu dans une salle de théâtre — le théâtre personnel du Dr Gœbbels — ornée d'une multitude de tapis rouges et d'ornements dorés mis là visiblement pour impressionner les visiteurs. Quand tout le monde est réuni, le porte-parole du ministère, le professeur Bœmer, fait son apparition, accompagné d'un groupe impressionnant d'experts, en matière de droit, d'agriculture, d'économie politique, de transports, etc.

Le professeur Bœmer est jeune. Il a au maximum trente-cinq ans. Il est blond comme tout Aryen qui se respecte et contraste singulièrement à ce point de vue avec son chef, le brun et claudiquant Dr Gœbbels. Il ne déteste pas, avant ou après les réunions de presse, de plaisanter avec les journalistes ou même de jouer aux dés avec eux. Mais, dès qu'il entre en fonctions, il se drape dans une dignité officielle et ses lèvres ne prononcent que les mots strictement indispensables.

Les réunions se suivent et se ressemblent

Le professeur Bœmer commence invariablement par lire le dernier communiqué officiel de l'état-major. Après quoi, les correspondants sont invités à écouter le récit, toujours le même, de quelque fait d'armes accompli par les forces allemandes. Un jour, c'est le commandant d'un sous-marin qui raconte comment il a attaqué en haute mer trois navires de guerre britanniques et a réussi à couler un croiseur. Un autre jour, c'est un chef d'escadrille qui dit comment ses hommes ont, en vingt-quatre heures, abattu une douzaine d'avions ennemis. Il y a, naturellement, des changements au programme. Tel jour, par exemple, c'est un leader ouvrier qui fait une causerie sur le « magnifique moral des travailleurs allemands » ou bien un expert économique qui parle des « effets dévastateurs » du blocus allemand sur le ravitaillement de la Grande-Bretagne.

De temps en temps, le Dr Gœbbels fait une entrée toujours très étudiée. On le voit apparaître toutes les fois qu'il s'agit de démentir des informations publiées par la presse étrangère au sujet du mécontentement du peuple allemand ou des accusations lancées contre des chefs nazis. Je n'oublierai jamais la réunion de presse qui suivit la publication par mon collègue Knickerbocker de l'article dans lequel il montrait comment les leaders allemands avaient mis à l'abri leurs fortunes, dans des banques étrangères. Le professeur Bœmer avait à peine achevé la lecture du communiqué de l'état-major que l'on vit surgir un Dr Gœbbels fulminant et plus boiteux que jamais : « Mes collègues, lança-t-il de sa voix stridente, ce petit journaliste américain, hypocrite et menteur, qu'est Knickerbocker m'a accusé, à moi et à tous les ministres nazis, d'avoir placé nos fortunes dans des banques étrangères. C'est faux et je m'en vais vous dire pourquoi... » Ce jour-là, il nous fallut subir un exposé de deux heures. Le Dr Gœbbels crut-il nous avoir convaincus ? Je ne saurais le dire. Il fut, en tout cas, très vexé de constater, le lendemain, qu'aucun des journalistes présents n'avait fait état de son démenti dans ses correspondances.

« Je ne vous dirai pas le moindre mot »

L'intermède achevé, nous avons tout le loisir de poser au professeur Bœmer les questions que nous voulons. Il y répond directement lui-même ou bien il charge un des experts assis à ses côtés de le faire. Parfois, il se contente de sourire. Ce sourire signifie : « Je ne vous dirai pas le moindre mot à ce sujet. Et si vous êtes plus heureux ailleurs, essayez toujours de faire passer l'information. Vous en serez pour vos frais. »

Au moins une fois par semaine, le professeur Bœmer convie les correspondants étrangers à quelque tournée de propagande. Il s'agit de nous faire constater, de visu, les bienfaits de l'ordre nouveau dans tel territoire récemment occupé ou de nous prouver que telles informations publiées à l'étranger au sujet de prétendus troubles en Tchécoslovaquie ou en Pologne sont dénuées de fondement. Je dirai tout à l'heure comment ces tournées sont organisées. Parfois, l'invitation a un caractère plus nouveau. Le professeur Bœmer nous annonce, par exemple, que dix d'entre nous pourront, à bord d'un avion militaire, prendre part à une opération de reconnaissance au-dessus de la Manche. Dans ce cas, les noms de tous les journalistes désireux de participer à l'opération sont inscrits sur des carrés de papier et l'on procède au tirage au sort des dix élus.

Plus d'essence et de viande que la population

Toutes les fois qu'il le peut, le professeur Bœmer met un point d'honneur à annoncer aux correspondants étrangers quelque attention nouvelle dont ils viennent d'être l'objet de la part des autorités et qui constitue un des aspects de la cour que le régime nazi fait aux journalistes. Tel jour, il s'agit d'une augmentation de nos rations d'essence. Les correspondants étrangers partagent avec les diplomates, les médecins, les militaires, les fonctionnaires de la Gestapo et un petit groupe de personnages officiels, le privilège de posséder des automobiles. En principe, nous avons droit à une quantité d'essence variant entre trente et cinquante gallons par mois. En vue d'éviter une consommation de carburant inutile, nous avons été priés toutefois de ne faire usage de nos voitures qu'en cas de stricte nécessité et jamais, par exemple, pour aller de nos domiciles respectifs au ministère ou vice-versa.

Au point de vue alimentaire, nous avons droit, de même, à des rations de viande et de beurre supérieures à celles des Allemands ordinaires, étant donné que les correspondants étrangers sont classés dans la catégorie des travailleurs dont le métier exige une grande dépense d'énergie physique.

Schmidt et Dietrich, les autres porte-paroles

Au ministère des Affaires Etrangères, c'est le Dr Schmidt, chef du bureau de la presse de von Ribbentrop, qui est chargé de répondre aux questions des journalistes. Ses réponses, ses déclarations ou ses... échappatoires sont publiées dans la presse internationale sous la forme officielle suivante : « Il a officiellement été déclaré aujourd'hui à Berlin que... » De temps en temps, von Ribbentrop, en grande tenue diplomatique, fait une apparition dans la salle de presse du ministère, laquelle est beaucoup moins luxueuse que celle du ministère de la Propagande, pour « expliquer et justifier » la toute dernière agression.

Hitler ne voit et ne reçoit jamais les correspondants de la presse étrangère. De temps à autre, le Dr Otto Dietrich, chef de la presse nazie, lequel accompagne constamment le Führer dans ses déplacements, annonce aux journalistes en quête de nouvelles que « le Führer a mangé hier au front à la même cuisine de campagne que ses soldats, qu'il a couché dans un lit de camp ordinaire, qu'il s'est réveillé à quatre heures du matin et qu'il était d'excellente humeur ». Himmler, Gœring et Schacht sont, de même, inaccessibles aux journalistes.



Le démon noir en manteau blanc. Sautillant, le visage crispé en un rictus qui veut être un sourire, le Dr Gœbbels descend de sa voiture pour se rendre au ministère de la Propagande.

Lorsque les divers porte-paroles des ministères ont fini de débiter leurs discours officiels, ils ne dédaignent pas d'accepter une invitation à quelque restaurant ou à quelque cabaret à la mode. La première partie de la soirée se passe d'ordinaire au bar de l'hôtel Adlon, proche du quartier des ministères. Autour d'une chope de bière ou d'un verre de vin du Rhin, journalistes et porte-paroles continuent à s'entretenir des événements de la journée. Il est rare que ces conversations permettent aux correspondants de soutirer quelque renseignement supplémentaire à leurs interlocuteurs. Elles contribuent, toutefois, à mettre certaines choses au point et à éviter des frictions quant à l'interprétation de certains faits.

A la recherche des nouvelles dans les boîtes de nuit

Ces opérations de « sondage » se poursuivent quelques moments plus tard à la « Taverne », le seul club de nuit de Berlin autorisé, par décret gouvernemental, à demeurer ouvert après le couvre-feu et qui est fréquenté uniquement par les diplomates, les journalistes, les artistes et les grosses personnalités du régime. Les officiels nazis s'y rendent, d'ordinaire, en compagnie de jeunes et jolies femmes, lesquelles se confondent en attentions vis-à-vis des journalistes. Mais de ces réunions aussi, il est très difficile de tirer des informations sur les questions du jour, étant donné que chacune des personnes présentes met un point d'honneur à parler et à boire beaucoup, mais à divulguer le moins de secrets possible.

Les dépêches adressées par les correspondants à leurs journaux doivent être portées par eux-mêmes aux censeurs du bureau central des télégraphes. Il en est de même des articles destinés à être expédiés par courrier. Enfin, lorsqu'une information est transmise par téléphone, soit directement en Suisse, soit en Hollande, au Danemark ou en Italie pour être ensuite communiquée aux Etats-Unis, un censeur écoute, sur la ligne, la conversation, laquelle est également enregistrée sur un disque, pour toute éventualité.

Les radio-reporters sont, en fait, les plus à plaindre, car il leur faut soumettre leurs textes à trois catégories différentes de censeurs. Quand le texte a été approuvé et que l'émission a lieu, un quatrième censeur suit attentivement la radiodiffusion, prêt à l'interrompre toutes les fois que le reporter s'écarte des phrases originales. Bill Shirer, le vétéran des radio-reporters actuellement en Allemagne, prépare toujours un texte dont la lecture exige une dizaine de minutes, espérant qu'après censure, il en restera toujours assez pour occuper le micro pendant cinq minutes.

Interdiction de parler du clair de lune

Les censeurs allemands sabrent impitoyablement dans les textes tout ce qui a trait aux nouvelles armes de guerre, à la position des troupes ou à l'aviation. Ils suppriment également toutes les informations dans le genre de celle-ci : « Il y a un clair de lune admirable, ce soir », laquelle est susceptible d'être utilisée par l'aviation ennemie. La plus petite allusion aux restrictions alimentaires est, de même, censurée. Le nombre des sujets dont il est interdit de parler augmente, d'ailleurs, à vue d'œil, étant donné que chaque ministère a son mot à dire dans ce domaine. C'est ainsi que le ministère des Affaires Etrangères a fait interdire récemment que l'on fasse allusion aux « initiatives » diplomatiques destinées à être prises par von Ribbentrop.

En dépit, cependant, de ces multiples interdictions, les correspondants des journaux étrangers accrédités à Berlin sont parvenus, à plusieurs reprises, et à la barbe des autorités nazies, à faire passer à l'étranger une série de nouvelles que les milieux officiels auraient aimé garder se-

(Lire la suite en page 15)

MOSCOU
la capitale héroïque



Un coin de la Place Rouge, cœur de Moscou. Tous les dimanches matins, des milliers d'habitants y viennent, en file, visiter la tombe de Lénine.

Moscou subit actuellement la plus violente attaque qu'une ville ait jamais subie depuis qu'il existe des guerres, c'est-à-dire depuis toujours. Il est difficile de se faire une idée des forces que le commandement allemand a lancées contre la capitale soviétique, mais la récente déclaration de Lord Beaverbrook, d'après laquelle l'attaque nazie s'appuierait sur une force de 14.000 tanks, permet facilement de se rendre compte qu'il s'agit là d'une bataille dantesque. Quoi qu'il en soit, tant le commandement soviétique que les habitants de Moscou sont décidés à défendre la ville avec une résolution farouche et des armes ont été, dans ce but, distribuées à la population civile. Voici quelques photographies prises à Moscou peu de temps avant qu'Hitler ne lance sa quatrième offensive. Elles ont une valeur documentaire d'autant plus grande que, pour la plupart, Moscou est une ville inconnue.



L'escalier principal de l'Université de Moscou. Cette dernière a été fondée par Lomonosov dont on voit, au centre, le portrait. Lomonosov est également le créateur de la langue russe écrite. L'Université a 185 ans. Les étudiants y sont subventionnés par l'Etat. Les femmes y sont aussi nombreuses que les hommes.



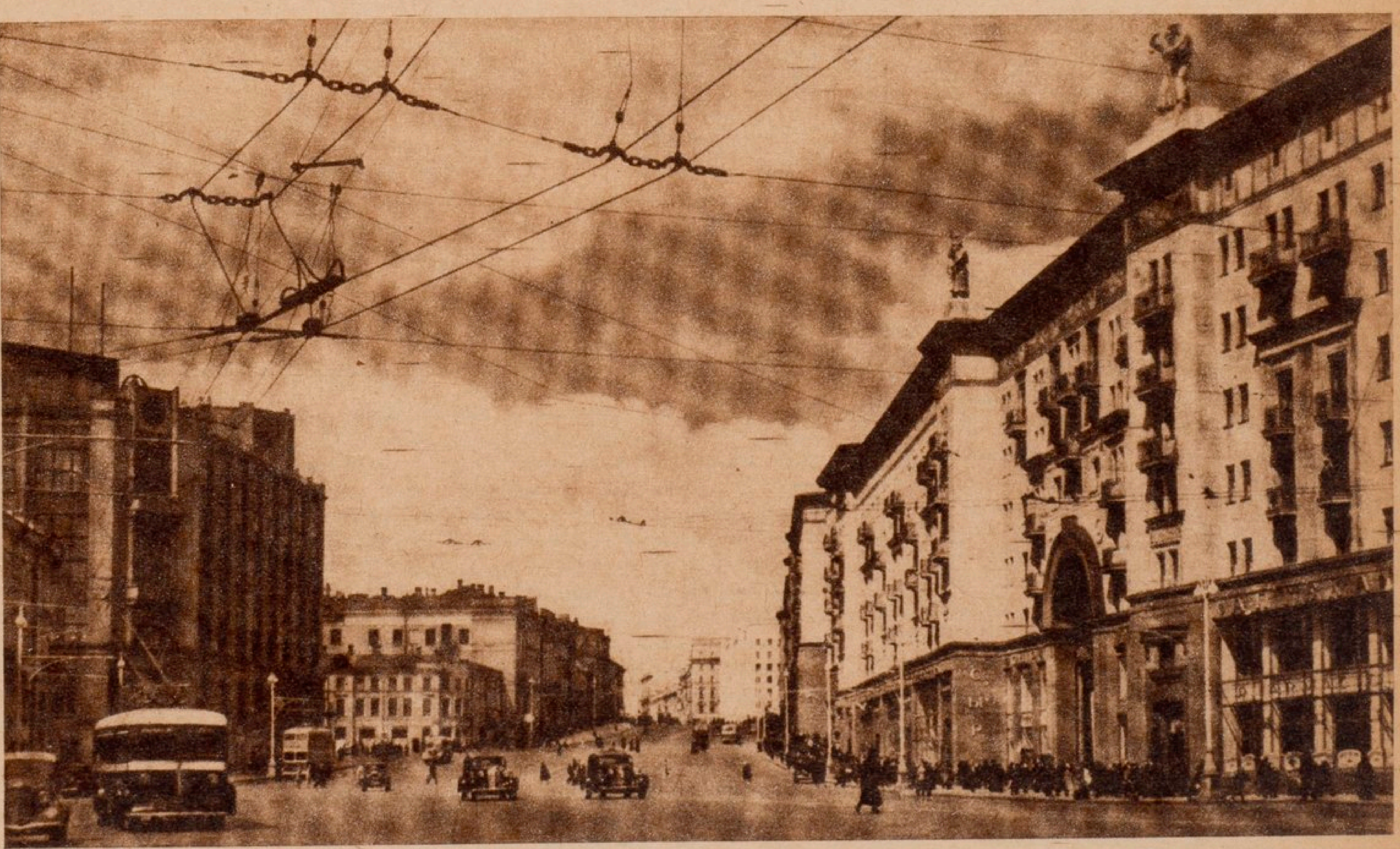
Deux étudiantes dans un institut technique font de la musique, le soir, dans leur chambre. La pièce est coquettement tenue. Des primes sont attribuées aux étudiantes qui prennent le plus soin de leur chambre.



Un ménage d'étudiants. Agés de 26 ans, le père et la mère suivent les mêmes cours. Le soir, ils repassent ensemble les leçons de la journée. Pendant qu'ils sont à l'Université, ils confient leurs enfants à des « nurseries » spécialement créées à cet effet.



Dans un des innombrables « Kindergarten » que compte la capitale, trois enfants s'amusent à tirer avec des fusils minuscules. Cette photographie est particulièrement émouvante, à un moment où l'on apprend que des armes ont été distribuées à tous les habitants de Moscou — même aux enfants — pour défendre la capitale.



L'avenue Gorki. Elle est à Moscou ce que Bond Street est à Londres et ce que la rue de la Paix est à Paris. Une multitude de magasins vous y offrent les plus belles choses qu'on puisse imaginer. C'est dans cette avenue que se trouve également le siège de l'état-major.



Un soir de juin 1940, quelques rédacteurs du « Daily News » de Chicago étaient attablés dans un bar de West Madison Street. La conversation roulait sur leur directeur, Frank Knox, un des leaders républicains, qui venait d'accepter le poste de ministre de la Marine dans le gouvernement de Roosevelt Les chefs du parti républicain étaient furieux. Les dépêches de l'après-midi avaient annoncé de Philadelphie les foudres dont le parti menaçait l'homme qui, quatre ans auparavant, dans sa campagne pour l'élection au poste de vice-président, avait rugi contre les injustices du « New Deal ». « Les politiciens sont incapables de comprendre un Américain », déclara sentencieusement l'un des interlocuteurs.

Il voulait probablement dire que les politiciens étaient incapables de comprendre un Américain de la trempe de Frank Knox. Car Knox, en tant qu'Américain, est une pièce vétuste de musée, venant en droite ligne de la galerie des patriotes présidée par Théodore Roosevelt et brandissant d'une main la bannière de la Destinée, et de l'autre une canne de tambour-major. Les politiciens, ainsi qu'un bon nombre de citoyens, sont souvent troublés par des apparitions aussi belliqueuses, surtout en temps de paix ou de semblant de paix. Mais que la notion d'un danger imminent prenne corps, tout le monde sera convaincu de la nécessité de ces apparitions, sauf naturellement les hommes politiques éloignés du pouvoir. Henry L. Stimson, un autre républicain qui en même temps que Knox a accepté un portefeuille, celui de la Guerre, est également une de ces ombres engendrées spirituellement par Théodore Roosevelt.

Une jeunesse mouvementée

Le père de Knox tenait un commerce d'huîtres à Boston. Il en perdit les profits dans une affaire de langoustes qu'il voulut monter. En 1881 — le jeune Frank avait 7 ans — la famille se transféra à Grands-Rapids, dans l'Etat de Michigan, où l'aîné des Knox ouvrit une épicerie. Le magasin rapportait très peu, et à l'âge de 11 ans, Frank vint en aide à ses parents en se levant chaque jour à 3 heures du matin pour vendre des journaux. Le soir, après l'école, il faisait un autre travail. Le tout lui rapportait 2 dollars 25 par semaine. Sa mère voulant en faire un pasteur, il fréquenta une école presbytérienne, l'Alma College. Knox gagnait sa vie en servant dans les restaurants, en ratissant des jardins et en peignant des enseignes. Lorsque la guerre hispano-américaine fut déclarée, le jeune Knox, devenu un gaillard, pédala 100 kilomètres pour atteindre le camp d'Eaton, dans lequel la milice de Michigan avait ses quartiers, et demanda de s'enrôler. Transféré à Tampa avec son régiment avant d'avoir prêté le serment d'usage, il y fit la connaissance de quelques Rough Riders qui attendaient d'être embarqués pour Cuba. Conquis par cet étrange assemblage de cow-boys et d'étudiants de Harvard, il se joignit à eux. La tendance de son caractère qui lui fit prendre séance tenante la décision de s'enrôler dans les Rough Riders se conciliait mal avec son long prénom : William Franklin. Il le changea en Frank, sans toutefois se soumettre à aucune formalité légale.

Journaliste de province et politicien

Les lettres que le cavalier Knox écrivait à sa mère furent reproduites par le « Grands-Rapids Herald » et, à la fin de la guerre, une place de reporter à 10 dollars par semaine l'attendait. Sa mère dut abandonner tous ses espoirs de le voir embrasser la carrière ecclésiastique. Il accepta le poste qui lui était offert et, quelques mois plus tard, épousa une jeune fille qu'il avait connue à Alma, Annie Ried. Dès le début de sa carrière journalistique, Knox, qui semblait avoir un don exceptionnel d'organisation, fit de la politique en même temps que son travail de reporter: En qualité d'ancien Rough Rider, il jouissait d'un certain prestige et il devint un célèbre orateur patriote. Les républicains l'employèrent comme lever de rideau au cours de leurs meetings. Lorsque Théodore Roosevelt visita Rapid Falls en 1900 au cours de sa campagne pour la vice-présidence, Knox mit sur pied une troupe montée de 500 hommes habillés en Rough Riders et vint à sa rencontre. Cette parade spectaculaire valut à Knox un surcroît de popularité.

En 1902, il s'associa avec un imprimeur nommé John Muehling et acheta le « Lake Superior Journal », quotidien de Sault-Sainte-Marie où il s'établit.

Il ne tarda pas à se tailler une réputation terrible de politicien violent. Un coiffeur dont le permis d'exploitation avait été supprimé à la suite d'un article de Knox vint lui chercher querelle. Le jeune Knox l'envoya par-dessus la rampe de l'escalier. Le propriétaire d'un estaminet qu'on avait fermé tira un coup de revolver à travers la fenêtre du bureau de Knox. Il le manqua. Une mauvaise tête déclara que si le journaliste tournait le coin des rues Ashmun et River Street le lendemain à 11 heures du matin, il serait abattu. Knox fut exact au rendez-vous, complètement désarmé. La menace ne fut pas mise en éxécution, et depuis ce jour il mit un point d'honneur à passer par le même endroit chaque matin.

Toujours sur la brèche, il continua ses activités politiques, et en 1910 il se sentit assez fort pour assurer l'élection de Chase S. Osborn, un républicain progressif, au fauteuil de gouverneur. En guise de récompense, il fut nommé président du Comité Républicain de l'Etat.

Le jour des élections présidentielles de 1912 approchait. Knox, qui entre temps était devenu l'un des piliers du mouvement progressif, effectua plusieurs voyages à Oyster Bay, s'efforçant de convaincre son vieux colonel Théodore Roosevelt de prendre part à la course pour la présidence. Connaissant son homme, il vainquit son opposition en l'accusant sur un ton badin d'avoir peur. Teddy Roosevelt ne pouvait pas supporter qu'on le traitât de peureux, même en plaisantant. Il fit aussitôt sa fameuse déclaration intitulée « Mon chapeau est dans l'arène ». Et lorsque la Convention du parti progressiste à Chicago le nomma candidat officiel, toute l'assistance chanta debout l'hymne « En avant, soldats chrétiens ! » Frank Knox, qui est un homme sentimental, pleura.

Simple soldat pendant la guerre 1914-18

Knox était âgé de 43 ans lorsque les Etats-Unis entrèrent en guerre, en 1917. S'il l'avait voulu, il aurait pu se tenir à l'écart. Pourtant, il s'engagea comme simple soldat, et, résistant à toutes les tentatives qui furent faites pour l'enchaîner à un bureau, il partit pour la France. A l'armistice, il était major, mais, par la suite, il devint colonel. Pendant les années de paix, le colonel Knox ne se départit pas un instant de son esprit de Rough Rider. Devenu il y a une dizaine d'années propriétaire du « Daily News », il ajouta du fer et du muscle à cet éminent journal conservateur. « Est-ce que nous nous sommes amollis ? » demandait-il dans un article de fond. Dans d'autres articles, il posait des questions provocantes : « Où est donc l'esprit de courage et d'indépendance de l'Amérique traditionnelle ? » et « D'où les membres du Congrès ont-ils tiré l'idée qu'il est populaire d'avoir peur ? » Le « Daily News » s'éloigna de plus en plus de la tenue académique et devint bientôt un journal vivant, dénonçant les faits tels qu'ils étaient.

Pendant son séjour dans la Nouvelle Angleterre, Knox n'arrêta pas un instant d'organiser des mouvements politiques, le plus souvent avec succès. Il constitua des ligues contre l'augmentation des impôts et fonda une coopérative de fermiers pour la distribution des œufs. En 1924, il essuya une défaite aux élections de gouverneur de l'Etat de New Hampshire.

A la tête de la grande presse américaine

Soudain, Knox fut projeté dans le grand journalisme. En 1927, Hearst le mit à la tête de ses journaux de Boston avec un salaire de 52.000 dollars par an. Son travail donna des résultats tellement brillants que bientôt il fut nommé directeur général de tout le groupe Hearst avec 150.000 dollars par an. En décembre 1930, il démissionna aussi soudainement qu'il était entré au service du magnat de la presse américaine. Les raisons de cette rupture furent voilées par un échange de lettres courtoises. On raconta que le caractère impérieux de Knox ne pouvait plus convenir à Hearst. On dit aussi qu'il avait encouru la disgrâce de son patron pour avoir renvoyé quelques employés auxquels Hearst tenait beaucoup et avoir ensuite refusé de les réintégrer dans leurs postes. Quoi qu'il en fût, il est à retenir que quelque temps après, devenu rédacteur en chef du « Chicago Daily News », Knox déclara à son personnel réuni qu'il n'entendait pas « hearstifier » le journal. Parmi les lettres de félicitations parvenues au nouveau directeur et publiées par le « Daily News », celle de Hearst brillait par son absence.

C'est au cours d'un déjeuner à la Maison-Blanche, en décembre 1939, que Roosevelt proposa pour la première fois à Knox le poste de ministre de la Marine. Knox déclina l'offre, objectant qu'il ne voulait pas être le seul républicain à faire partie du gouvernement. En outre, ajouta-t-il, il ne pensait pas que la situation internationale était assez grave pour justifier un ministère sous l'égide de l'union nationale, tel qu'il était suggéré par le président Roosevelt. Pendant les premiers jours de 1940, Knox qui était rentré à Chicago fut de nouveau sollicité par téléphone. Il refusa une seconde fois. Vers la mi-mai, le président revint à la charge. Les troupes nazies venaient d'envahir la Belgique et les Pays-Bas, la campagne de France commençait. Knox jugea que la situation était devenue sérieuse. Sa dernière objection fut levée lorsque Stimson, un autre républicain, accepta le portefeuille de la Guerre. C'est ainsi que deux républicains furent amenés à faire partie d'un gouvernement démocrate.

Américain d'abord, républicain ensuite

Lorsque la nomination de Knox fut annoncée, le nouveau ministre se trouvait sur un terrain de golf, faisant pivoter ses hanches puissantes et grommelant parce que ses « drives » ne portaient pas comme il l'aurait voulu. Il expliqua son acceptation en disant à ses amis : « Je suis un vieux militaire qui a combattu dans deux guerres. Si mon commandant en chef me donnait un fusil et me demandait de recommencer comme simple soldat, je le ferais. Je suis Américain avant tout, et républicain ensuite. » Quelques-uns de ses familiers jugèrent cette explication insuffisante. C'est qu'elle ne faisait aucune mention du sentiment partagé depuis longtemps par Knox, à savoir que Hitler était un taureau dangereux menaçant la paix américaine. Le colonel hait les taureaux aussi fort que les haïssait Teddy Roosevelt. De plus, cette explication n'exprimait pas l'admiration que Knox a toujours eue à l'égard de l'esprit audacieux des Roosevelt, s'agit-il de celui de Hyde Park ou de celui d'Oyster Bay. Knox, qui avait toujours critiqué avec acharnement Franklin Roosevelt, était parmi les assistants au Congrès de septembre 1939, lorsque le président demanda une révocation rapide de l'embargo sur les armes. Le journaliste républicain fut un de ceux qui se levèrent et applaudirent à tout rompre.

Le poste de secrétaire à la Marine convient parfaitement au colonel qui se vante de jouir d'une constitution physique peu commune. Un jour, il arriva tout joyeux à une réunion d'amis : « Un médecin de New-York m'a examiné hier et m'a dit que mes artères étaient celles d'un homme de 42 ans », annonça-t-il.

Knox et les amiraux

L'état des artères du ministre, quoique pouvant sembler d'une importance relative, influe directement sur la défense nationale, car l'administration tout entière dépend aujourd'hui de la puissance de travail de Knox. C'est son énergie qui lui a valu sa nomination. Depuis, les cercles de Washington ont assisté à l'emprise de sa personnalité dynamique sur la hiérarchie traditionnelle des amiraux, attendant à tout moment de voir une explosion se produire. Il est rare que des ministres mettent véritablement la main à la pâte, surtout au département de la Marine. En général, ce sont des politiciens qui considèrent leur charge comme une position sociale et se contentent de signer tous les papiers sur leur bureau. Ou bien ce sont des personnages maladroits, qui essayent en vain d'innover et de transformer. La Marine, c'est-à-dire les amiraux, continue à se diriger toute seule.

L'explosion tant attendue ne vint jamais. Knox fut enchanté de la Marine, et les amiraux à la tête des différents départements furent conquis par le nouveau secrétaire. Ils aimèrent de suite son enthousiasme et lui surent gré d'avoir établi un contact étroit avec les principales personnalités de Washington, à commencer par le Président. Knox leur déclara

sans détour qu'il connaissait peu ou rien au sujet de la flotte et qu'il s'en remettra entièrement à leurs avis pour tout ce qui concerne les questions techniques. L'étiquette et les formalités qui séparaient le ministre des chefs de service furent réduites à leur plus simple expression. Knox joue au golf avec les amiraux. Ils les appelle par leurs petits noms comme il le faisait avec ses collaborateurs du « Daily News ». Dans ses conversations avec les personnalités politiques, il ne manque jamais d'exprimer son admiration pour le travail des amiraux qui ont réussi à maintenir la flotte dans une condition impeccable et pour les efforts nouvellement accomplis devant la menace de guerre. Ces éloges sont sincères.

Mais les familiarités dont Knox est prodigue ne font jamais oublier à ses assistants qu'il est le « patron de la boîte », comme il aime le dire en jargon journalistique. Un amiral qui présenterait une excuse quelconque pour avoir manqué d'assister à une des conférences du jeudi sera rabroué vertement. Le colonel lui dira qu'il attend de chacun des résultats et non pas des alibis. Les amiraux ont toujours leur mot à dire, encouragés en cela par Knox, mais les décisions sont prises par le ministre seul, après la discussion du pour et du contre. Knox se tient toujours en contact étroit avec ses départements et souvent il convoque individuellement un amiral, au moment où celui-ci s'y attend le moins. A son tour, il rend compte de son activité au président Roosevelt, commandant en chef des forces navales, véritable homme n° 1 de la marine. Psychologiquement, Roosevelt anime Knox et Knox anime les amiraux.

Action, vitesse

Le ministre s'est occupé très sérieusement des sections combattantes. Dès sa nomination, il manifesta l'intention d'augmenter la puissance des fusiliers marins, véritable force d'attaque de la flotte. Il a dressé un plan destiné à créer deux divisions de fusiliers marins « aérodynamiques ». Par aérodynamisme, il entendait : réduction des effectifs et intensification en armement moderne et mécanisé.

Tout en opérant les transformations qui devaient mettre la marine des Etats-Unis sur pied de guerre, Knox s'occupa sérieusement de rajeunir les cadres des officiers supérieurs. L'âge moyen des amiraux en activité est actuellement inférieur à celui de n'importe quelle époque. Vu les circonstances, la « Force de patrouille de l'Atlantique » est devenue la « Flotte de l'Atlantique », continuellement renforcée par de nouvelles unités.

A la tête de la flotte du Pacifique, l'amiral Richardson a été remplacé par le contre-amiral Kimmel. Richardson approchait l'âge de la retraite et l'on raconte qu'il n'était pas d'accord avec la politique de fermeté agressive appliquée par Roosevelt et Knox en Extrême-Orient. Le contre-amiral Kimmel, relativement jeune, est un officier des plus audacieux. Il passa par-dessus plusieurs autres officiers de grade supérieur, pour être nommé à un poste qui comporte le commandement en chef de toutes les flottes des Etats-Unis. Kimmel est sans conteste le signal d'arrêt aux aspirations japonaises vers le sud.

« Action et vitesse » sont le refrain de Knox. En septembre dernier, il effectua en 16 jours une tournée de 11.000 milles dans le Pacifique qui aurait demandé deux mois à n'importe quel voyageur ordinaire. A Hawaï, il visita en détail chaque navire et s'envola de la plateforme d'un porte-avions, l' « Enterprise ».

Le ministre-homme d'affaires

L'une des contributions les plus concrètes de Knox à la réorganisation du département de la Marine a été son expérience d'homme d'affaires appliquée en vue de rajeunir la routine ministérielle. Il ne perdit pas de vue que le ministère doit être la base sur laquelle repose toute expansion navale. Quelques-uns des bureaux avaient leur travail en retard de moitié. Knox nomma tout de suite un expert qui investiga patiemment pour découvrir les raisons de ce retard. Il résulta de l'enquête que les employés étaient en nombre insuffisant. Grâce à l'insistance de Knox, ils furent portés de 3.800 à 6.000. Actuellement, des ordres ont été donnés : à l'heure de la fermeture de l'Administration, rien ne doit rester en suspens. Le service des téléphones, les départements de réception furent réorganisés. On ne voit plus aujourd'hui au ministère de la Marine des flâneurs qui se promènent dans les couloirs.

L'accélération des constructions navales ellesmêmes présentait des problèmes plus difficiles à résoudre. Knox ne se découragea pas. Il supprima une perte de temps appréciable, en accordant plus d'autonomie aux officiers responsables des chantiers navals. Graduellement, la semaine de 5 jours et de 40 heures fut portée à 6 jours et 48 heures. Trois équipes se relayent maintenant dans les chantiers où une seule travaillait.

Les constructions navales ont considérablement évolué depuis la guerre de 1914-18. Un destroyer moderne ressemble à un croiseur d'il y a quelques années ; un croiseur rappelle un ancien cuirassé ; et un cuirassé est de nos jours un super-cuirassé. Pour la construction d'un torpilleur, il faut aujourd'hui quatre heures de travail par livre de matériel, contre une seule en 1918. L'une des tâches les plus ardues de Knox a été de trouver un compromis entre

Le front germano-russe

Les événements ont évolué rapidement, ces derniers jours, sur le front germano-russe. Si la situation des armées soviétiques est grave, elle est loin — cependant — d'être désespérée. Les Russes disposent, en effet, d'une seconde ligne de défense allant de la mer Caspienne à l'extrême-nord, en passant par les monts Ourals. Cette seconde ligne et l'hiver proche mettent les armées russes en mesure de tenir tête, longtemps encore, à l'envahisseur, et cela d'autant plus qu'ainsi qu'on pourra s'en rendre compte par la carte ci-dessus, de très nombreux centres industriels sont situés à l'intérieur de cette ligne.



Au cours des combats épiques qui, depuis plus de trois mois, se déroulent sur le front germano-russe, les forces soviétiques se sont efforcées par tous les moyens de retarder l'avance allemande. Voici, dans un des secteurs du front de Smolensk, une véritable muraille de feu élevée devant les envahisseurs. Elle a été obtenue à la suite d'un de ces incendies dont les exemples abondent.



La guerre germano-russe, plus qu'aucune autre guerre, a été caractérisée par des combats de tanks dont certains, au dire des témoins, ont constitué de véritables visions dantesques. Au cours de ces assauts, le matériel et les équipages soviétiques se sont révélés aussi bons, sinon meilleurs, que ceux de l'ennemi. Voici, quelque part sur le front, des conducteurs soviétiques de tanks en observation.

les constructeurs et les officiers de marine. Ceux-ci exigent que les navires qu'on leur livre comportent les derniers perfectionnements. Ceux-là se plaignent du retard qu'apporte chaque modification des plans primitifs. Actuellement, grâce aux efforts du colonel, un destroyer est construit en 18 mois au lieu de 32, un croiseur en 30 mois au lieu de 36 et un sous-marin en 22 mois au lieu de 30. Mais Knox veut faire mieux. Il espère bientôt pouvoir organiser le travail en série qui permettra de lancer un croiseur de bataille en deux ans et un destroyer en six mois.

Condition physique parfaite

Agé de 57 ans, Knox en paraît dix de moins. Il mange bien et travaille beaucoup. Lorsqu'il dicte un discours, les éclats de sa voix sont nettement perceptibles dans l'antichambre de son bureau. Sa journée de travail va de 9 heures du matin à 6 heures du soir. Il passe en outre la plupart de ses soirées en compagnie de ses collègues, Stimson, Knudsen et Hillman.

Chaque matin, avant de se rendre à son bureau, Knox se livre pendant un quart d'heure à des exercices de gymnastique. Il se tient devant sa fenêtre ouverte, respire profondément et avec satisfaction l'air matinal, puis commence une série de mouvements qu'il a appris pendant son séjour à l'armée. La séance se termine par un galop de quatre minutes à travers l'appartement. Il l'appelle un trot reposant. Son assiduité pour le sport lui a valu un corps entièrement musclé, dépourvu de graisse superflue. Ses collaborateurs sont effrayés par l'appétit constant de cet homme pour l'effort physique. Lorsqu'il juge qu'il ne s'est pas suffisamment surmené au bout d'une journée de travail, il s'en va dans un gymnase déverser le trop-plein de son énergie. Knox a observé son régime de culture physique pendant trente ans. Pendant la campagne électorale de 1936, il faisait sa gymnastique dans le wagon privé dans lequel il voyageait. Knox tient une garderobe complète à la disposition du jeune homme qui pourra supporter pendant trois mois les exercices qu'il pratique. Depuis trente ans, il n'eut l'occasion de tenir sa promesse que deux fois.

....

Knox est encore frémissant de la réception qui lui fut réservée lors de sa première visite officielle à bord d'un bateau de guerre. Comme il mettait le pied sur le bastingage, le détachement d'honneur présenta les armes, pendant que les tambours battaient aux champs et que les grosses pièces d'artillerie tonnaient dix-sept fois en l'honneur du secrétaire.

Très ému, le vieux Rough Rider se tourna vers quelqu'un de sa suite et murmura : « Je ne savais pas ce que c'était d'être ministre de la Marine, mais c'est merveilleux ! »



Quand un sous-marin est en patrouille, il arbore en surface un pavillon noir sur lequel se détachent en blanc un crâne de mort et deux tibias.

Pour l'équipage d'un sous-marin, le jour est la nuit et la nuit le jour. Pendant toute la durée de la croisière, c'est-à-dire un mois environ, ces hommes vivent de longues heures d'attente, entrecoupées de moments d'émotion aiguë.

Un collaborateur de notre confrère « Parade » a vécu la passionnante aventure d'une croisière en Méditerranée, à bord d'un sous-marin britannique.

Dans le vivant reportage que nous reproduisons, le journaliste raconte comment des hommes vivent et combattent sous l'eau.

L'heure de la soupe est toujours accueillie avec satisfaction par le personnel de bord. On dit que l'air marin creuse l'appétit. Il est probabl[e] q[ue] porte étroite conduit aux cuisines et c'est un véritable tour de force que de passer à travers sans que les plats ne se renverse[nt].

En patrouille sous la Médite[rranée]



La cabine de commandement. Tandis que ses aides sont à leurs postes, le capitaine, l'œil fixé sur le périscope, dirige une attaque contre un navire ennemi. Ses torpilles lancées, il s'éloignera du lieu du combat à une vitesse qui, souvent, atteint jusqu'à quinze nœuds.

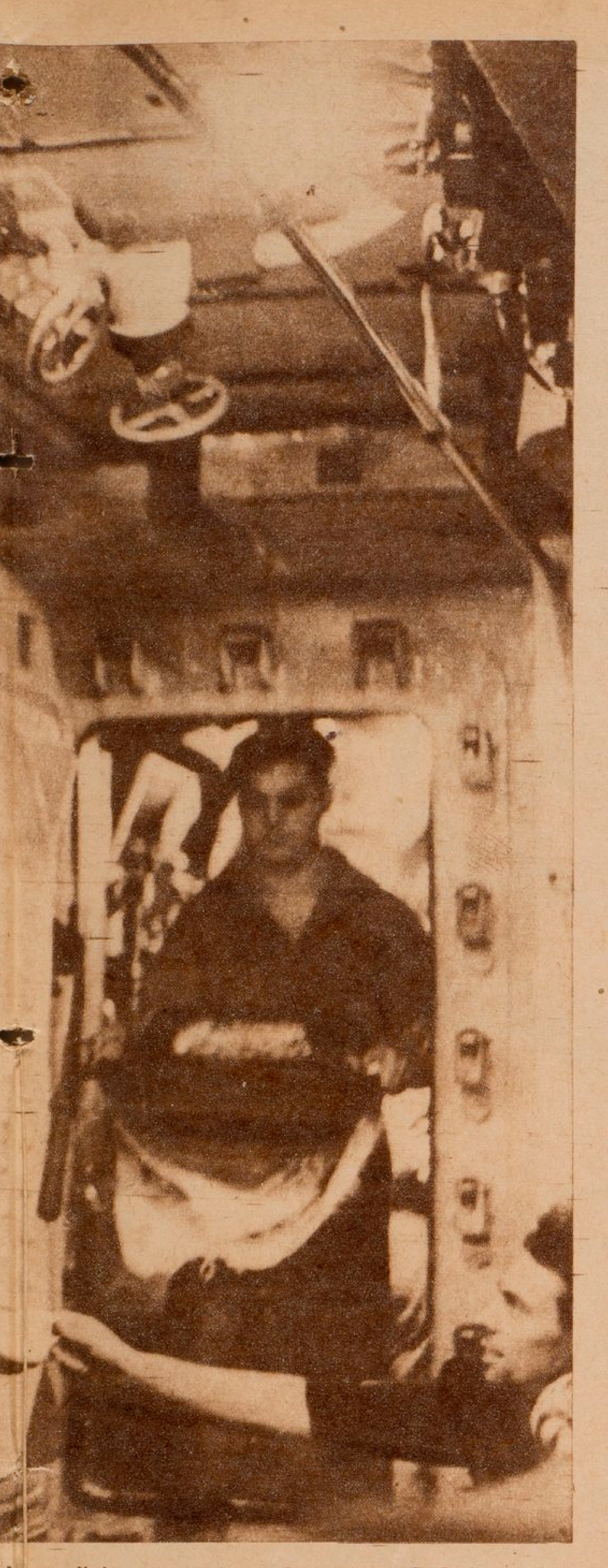
De temps en temps, les observateurs du port d'Alexandrie voient se profiler à l'horizon la silhouette fine et noire d'un sous-marin qui rentre à sa base. Un drapeau noir, sur lequel se détache la sinistre blancheur d'un crâne et de deux tibias croisés, flotte, accroché au mât. Sommes-nous revenus aux temps héroïques des flibustiers ? Non, le drapeau indique seulement que le sous-marin rentre d'une patrouille active et non pas d'une randonnée de manœuvre. Au cours de sa croisière, il a participé à la bataille qui se déroule dans les eaux vertes de la Méditerranée.

La zone des opérations des sous-marins comprend toute la Méditerranée orientale, l'Adriatique et la mer Egée. Leurs croisières sont longues : elles durent habituellement plus d'un mois. Après avoir glissé silencieusement hors des défenses du port, ils ne sont plus visibles pendant le jour. La nuit devient le jour pour eux, et le jour la nuit. Les équipages prennent leur petit déjeuner à 8 heures du soir, leur déjeuner à minuit et leur dîner à 8 heures du matin. Pendant les heures d'obscurité, le sous-marin monte à la surface. Des tours de garde se renouvellent toutes les deux heures sur le pont où les veilleurs scrutent attentivement les flots, dans toutes les directions.

En plongée

Aux premières lueurs de l'aube, le submersible doit disparaître sous l'eau. La sirène de bord mugit et l'ordre « aux postes de plongée » est donné ; les couvercles extérieur et intérieur de la tourelle sont hermétiquement fermés, le commandant s'installe devant l'un des deux périscopes, tandis que l'équipage s'affaire autour des mécaniques compliquées, des cartes et des diagrammes qui constituent le système nerveux du sous-marin.

Lorsque les circonstances n'exigent pas une submersion précipitée, le sous-marin



...l, que l'air sous-marin en fait autant. A droite, une ...sch... Mais les serveurs ont l'habitude.

...erranée

descend doucement, avec un mol balancement, et son inclinaison est faible. Aucune sensation de descente. Seule, l'aiguille du manomètre de profondeur enregistre avec sa précision mécanique chaque pied parcouru verticalement, et permet de se rendre compte qu'on se trouve à quelque douze mètres de la surface.

Dans la chambre de contrôle, les hommes sont attentifs et concentrés, mais toute étiquette militaire a été abandonnée. Les ordres sont donnés d'une voix égale et sur un ton de conversation. Des observations ayant trait à certains détails techniques sont émises. Parfois, on procède à des exercices de vérification de la rapacité de plongée du sous-marin. On descend alors à des niveaux différents : 25, 50, 70 ou 80 mètres. L'atmosphère devient plus pesante, comme si l'organisme sentait la pression de l'eau.

On est singulièrement frappé par le contraste que forment ces hommes sommairement vêtus, se mouvant dans le cadre mystérieux des appareils qui occupent la plus grande partie du submersible : les longues séries de leviers rangés comme des tuyaux d'orgue, les pistons qui se meuvent avec une grâce souple, les cadrans qui égayent les parois grises de leurs cercles blancs, les réseaux compliqués des installations électriques.

Ces techniciens, si précis dans leurs mouvements, agissent avec une aisance et une économie de gestes qui étonnent. A bord d'un sous-marin britannique, on ne trouve pas la solennité teutonne, ni la fébrilité latine. Mais, sous la nonchalance apparente de ces hommes, on sent une intelligence tendue vers l'action.

En action

Pendant le jour, le sous-marin navigue dans la zone des opérations à une vitesse qui n'excède pas les cinq nœuds.

Après avoir pris leur souper de midi, les hommes qui ne sont pas de service se reposent dans d'étroits hamacs qui sont suspendus entre les installations de machines. Les couchettes des officiers sont aménagées dans le salon miniature où ils passent leurs rares instants de loisir. L'ameublement de la petite pièce est des plus sommaires : une table pour quatre personnes, quelques chaises et des casiers. Leur jeu favori est le « ludo » qu'ils appellent « Ukkers ». Les règlements qu'il faut respecter sont affichés : « Nous sommes en démocratie : quiconque triche ou émettra des plaintes injustifiées sera passible du mépris de la communauté. »

Le sous-marin poursuit sa route à la recherche de bateaux ennemis. La stratégie de la guerre sous-marine consiste avant tout à se trouver dans la bonne position et d'attendre le moment opportun pour envoyer une torpille droit sur l'objectif. Les submersibles sont trop lents pour poursuivre les navires de surface. Leur vitesse maxima n'excède pas 15 nœuds. Il faut avoir autant de chance que d'adresse pour envoyer une torpille au but qui se trouve à 3.500 ou à 4.000 mètres. La distance idéale est de 2.000 mètres au maximum. La torpille file 40 milles à l'heure. Elle est lancée de son tube grâce à un système à air comprimé, et sa propulsion est assurée par un dispositif qui déclenche automatiquement ses moteurs.

Le danger, pour un sous-marin, peut venir de toutes parts. Se trouver à l'intérieur d'une coque métallique pendant que les charges de profondeur explosent de tous côtés n'est pas très différent que d'être assis au poste de pilotage d'un avion qui essuie un feu nourri de D.C.A. C'est même pire.

Ensuite, il y a les mines, acoustiques et magnétiques. Les aviateurs ennemis peuvent détecter la présence d'un submersible qui se trouve à vingt mètres sous l'eau. Souvent, un cargo que la torpille a manqué fonce comme un éléphant furieux sur le sous-marin dans le but de l'envoyer, fracassé, par le fond. Il faut tenir compte du danger toujours présent d'une avarie dans les machines. Ce n'est pas facile de sortir d'un sous-marin immergé, même à l'aide d'un appareil Davis. Et le fait d'atteindre la surface est loin de signifier que l'on est sauvé.

A travers tous ces dangers, l'équipage du sous-marin accomplit calmement sa tâche, aspirant au seul but d'allonger la liste des bateaux ennemis détruits. La plus grande mésaventure qui peut survenir à un commandant de sous-marin, c'est d'apercevoir un convoi lorsqu'il se trouve exactement au-dessus de lui et que, par conséquent, il ne peut pas lancer ses torpilles.

Sous la Méditerranée

Les sous-marins britanniques sont en action en Méditerranée depuis le jour de l'entrée en guerre de l'Italie. Ils ont détruit des convois ennemis qui tentaient de passer vers le Levant. Ils ont harassé les transports de troupes et de matériel tout au long des routes maritimes entre l'Italie et la Libye. Ils ont bombardé des ports ennemis. Ils ont accompli de dangereuses reconnaissances dans des eaux minées.

Les succès qu'ils ont remportés, ajoutés à ceux de la R.A.F. et de l'aviation navale, ont été tels, qu'on estime que le quart ou le tiers de la flotte marchande italienne gît au fond de l'eau, ou se trouve gravement endommagé dans les bassins de radoub. Un seul sous-marin compte à son actif deux cent mille tonnes de navires atteints. Un autre a détruit au cours d'une seule croisière dix unités ennemies.

Ces résultats ne sont pas obtenus facilement. La guerre sous-marine est la plus pénible, la moins spectaculaire et la plus secrète parmi toutes les opérations navales.



Les officiers se reposent, allongés dans le salon-miniature où ils passent leurs rares moments de loisirs. Quand ils sont en patrouille dans des zones dangereuses, les équipages des sous-marins dorment durant le jour, le submersible étant à ce moment-là en plongée.

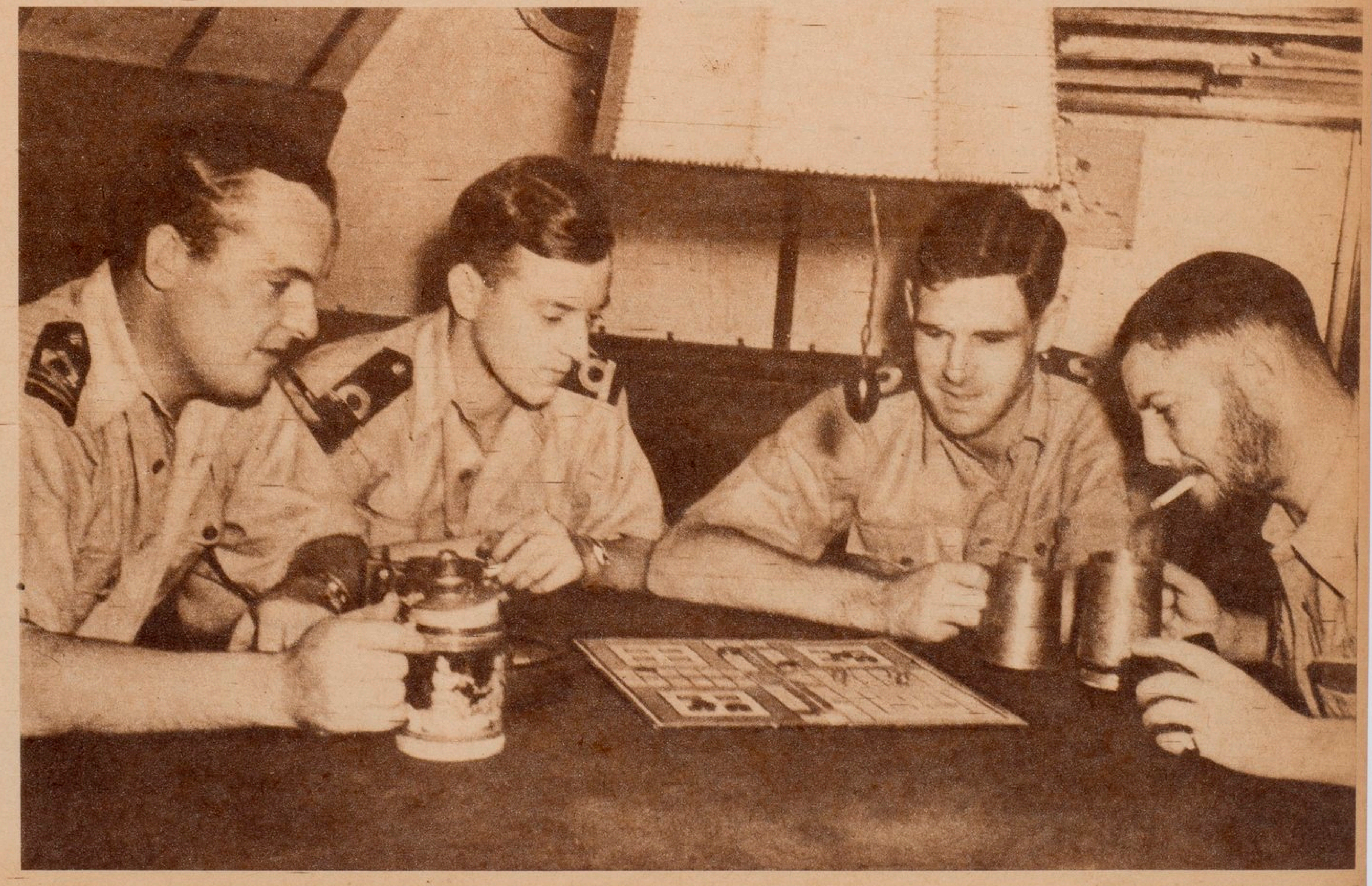
Les marins de l'Axe ne veulent plus naviguer

Des pétroliers, des transports de troupes, des navires chargés de tanks, de camions, de munitions, de vivres ont été coulés. De temps en temps, certains ports contrôlés par l'Axe reçoivent la visite d'un sous-marin qui lance ses engins de destruction à bout portant, contre les quais et les bateaux amarrés.

De grands paquebots ont disparu et parmi eux les plus belles unités de la flotte marchande de Mussolini, sans compter quelques douzaines de schooners et de caïques coulés à coups de canon. Les bateaux de guerre ennemis n'ont pas été épargnés. Plusieurs destroyers et sous-marins italiens ont été détruits par les torpilles britanniques, sans compter les navires de ligne touchés et endommagés.

Le moral des équipages ennemis est bas. Des informations de presse annoncent que les marins du s/s « Balcic » qui s'est réfugié dans un port turc, après avoir été attaqué, ont refusé de reprendre la mer. D'autres navires marchands de l'Axe ont essayé de poursuivre leur voyage après avoir réparé leurs avaries. Ils sont maintenant au fond de l'eau.

En ce moment — en n'importe quel moment — les sous-marins britanniques sont au large, cherchant le combat. Coopérant avec l'aviation navale, ils sont les yeux de la flotte. Au cours d'une patrouille, les hommes s'ennuient pendant des heures, des jours entiers. Mais le danger qui existe continuellement à bord d'un submersible prend par instants une forme tellement aiguë qu'il devient passionnant, compensant largement le temps de l'attente. Un commandant de sous-marin doit développer des qualités peu communes, dont les principales sont l'audace, la patience et une capacité mathématique semblable à celle des machines à calculer.

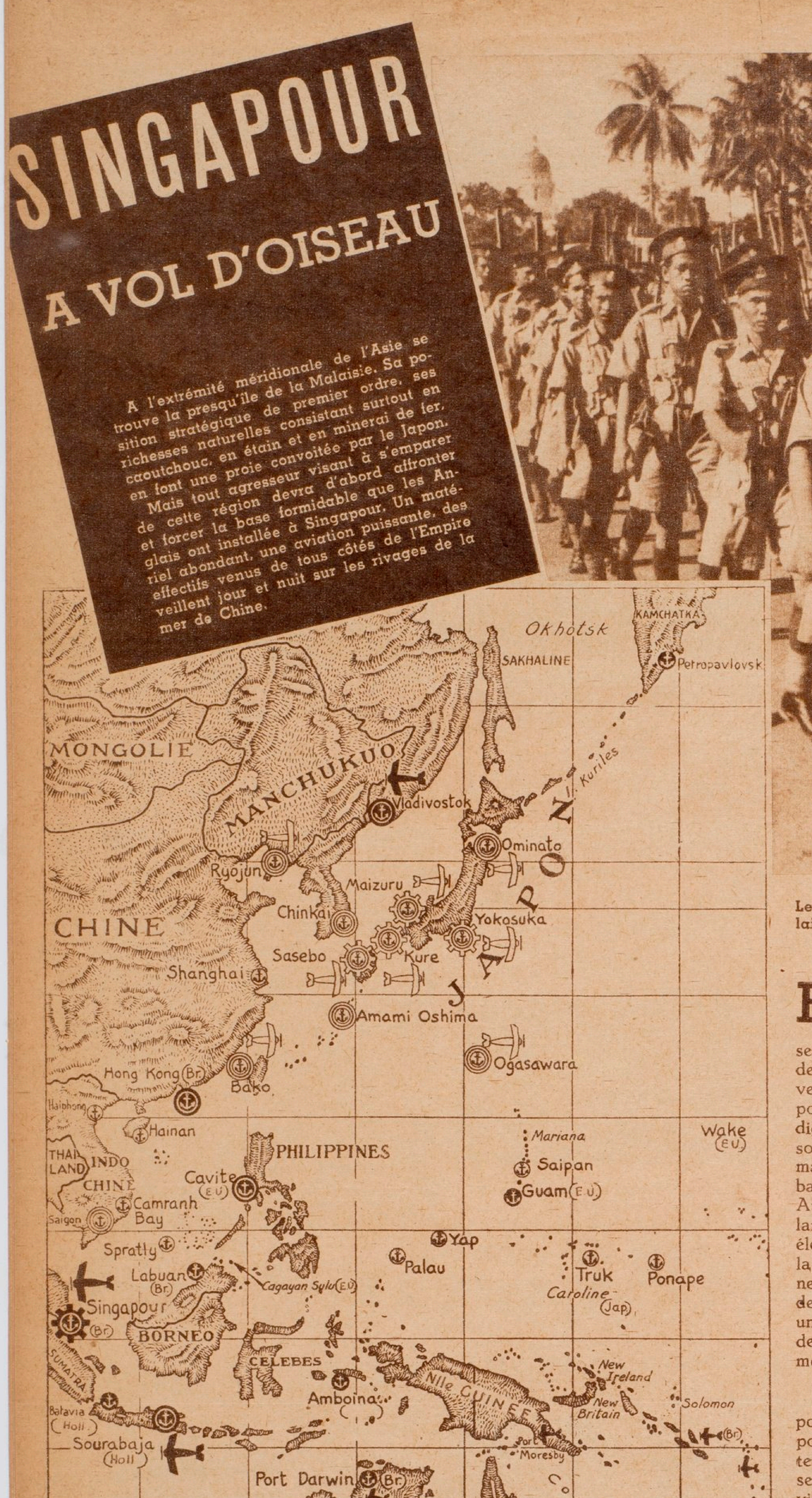


Le soir, au carré des officiers, on joue à quelque jeu toujours le même ou bien on déguste en fumant une chope de bière fraîche. La grande distraction de l'équipage est de se promener à la tombée de la nuit sur le pont... Mais on est si rarement en surface...

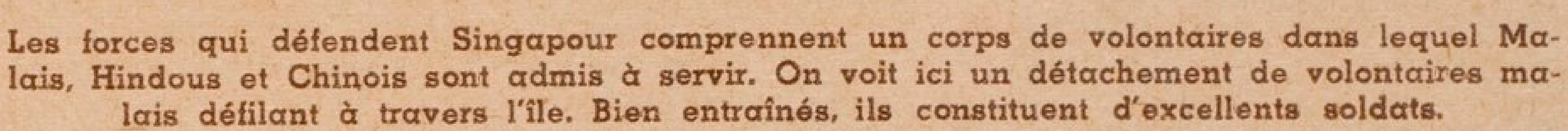
SINGAPOUR A VOL D'OISEAU

A l'extrémité méridionale de l'Asie se trouve la presqu'île de la Malaisie. Sa position stratégique de premier ordre, ses richesses naturelles consistant surtout en caoutchouc, en étain et en minerai de fer, en font une proie convoitée par le Japon.

Mais tout agresseur visant à s'emparer de cette région devra d'abord affronter et forcer la base formidable que les Anglais ont installée à Singapour. Un matériel abondant, une aviation puissante, des effectifs venus de tous côtés de l'Empire veillent jour et nuit sur les rivages de la mer de Chine.



Le Pacifique, tel qu'il se présente actuellement avec ses nombreuses bases aériennes et navales. Singapour y occupe une situation stratégique de premier plan entre les Indes néerlandaises et l'Indochine. Un coup d'œil sur cette carte suffit à se rendre compte du rôle que Singapour pourrait jouer dans le cas d'une nouvelle poussée japonaise vers le sud.



Les forces qui défendent Singapour comprennent un corps de volontaires dans lequel Malais, Hindous et Chinois sont admis à servir. On voit ici un détachement de volontaires malais défilant à travers l'île. Bien entraînés, ils constituent d'excellents soldats.

Base britannique avancée au sud de la presqu'île de Malaisie, c'est un malaxeur géant, dans lequel s'entassent des hommes, des idées et des objets de toutes sortes. A Singapour, on trouve : une chaleur terrible, des pousse-pousse, des Rolls-Royce, des villages indigènes, une ville chinoise, des estaminets sordides, un club réservé aux Blancs, de magnifiques chevaux, des officiers indiens barbus aux turbans impressionnants, des Australiens coiffés de leurs chapeaux à larges bords, des officiers anglais d'une élégance sobre, des dames attrayantes à la peau blanche, des avions qui ronronnent dans le ciel, une royauté malaise, des orchidées à une piastre le bouquet, une végétation tropicale, de la calomnie, des intrigues, des partis, et finalement la menace d'une guerre.

A part cela, Singapour héberge une population de 600.000 habitants, dont 82 pour cent sont Chinois. Les fils du Céleste-Empire vivent dans une ville chinoise qui ressemble à n'importe quelle autre ville chinoise. Les indigènes sont des Malais, qui habitent des villages caractéristiques appelés « kampongs ».

La région comporte des mines d'étain et des plantations de caoutchouc s'étendant à perte de vue. Elle est sillonnée par un réseau serré de belles routes carrossables.

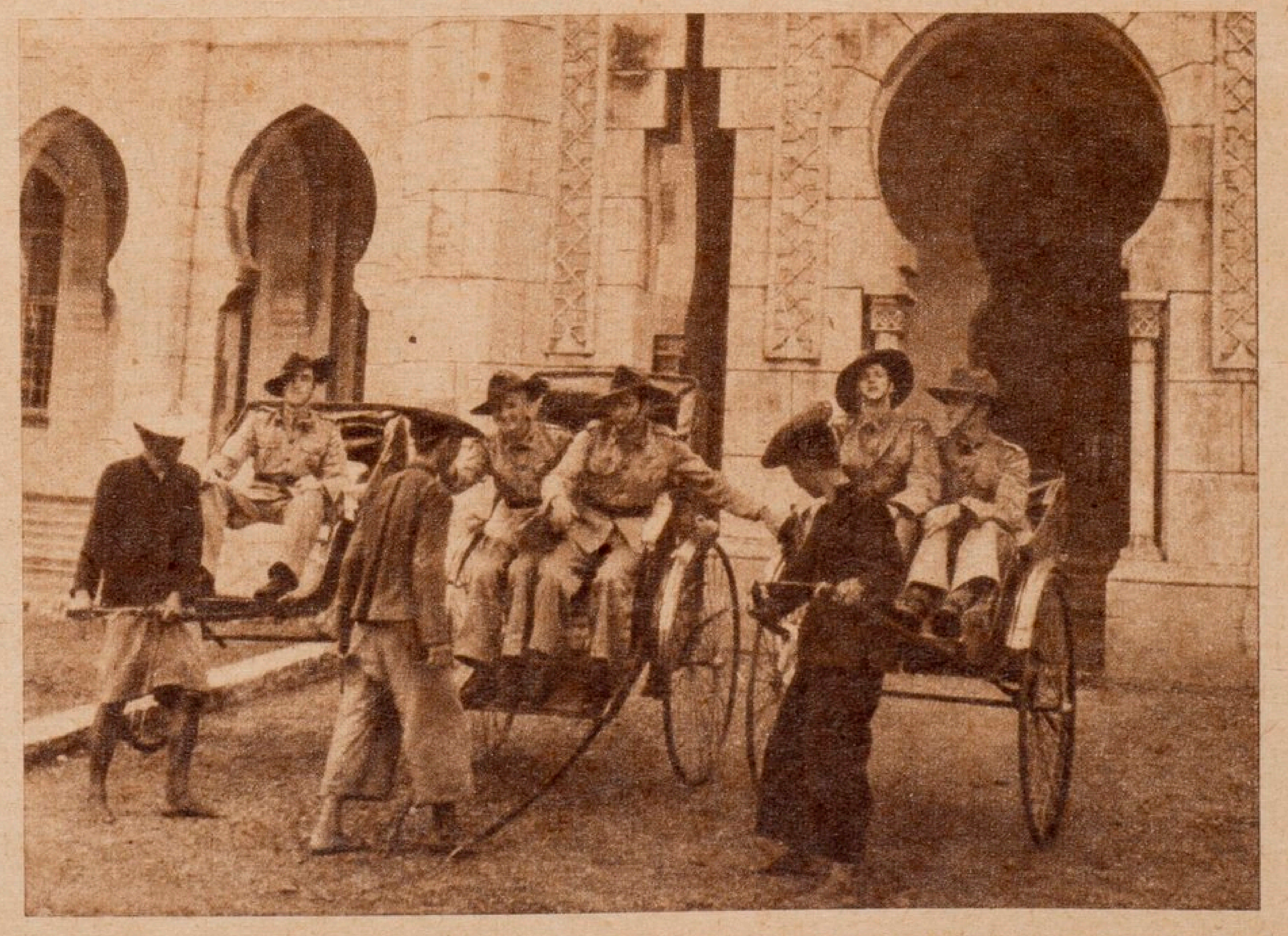
« Nous sommes en guerre »

Au-dessus de toutes les manifestations ordinaires de la vie quotidienne, plane à Singapour une idée dominante : « Nous sommes en guerre. » Ce n'est pas la guerre apparente qu'on peut vivre dans l'action directe. La menace demeure encore dans un état latent, mais quand même réel. En attendant, le travail de préparation et d'outillage est mis au point.

Plusieurs aérodromes modernes ont été aménagés aux environs de Singapour. Leur emplacement n'est pas secret et n'importe quel chauffeur de taxi pourra vous y conduire. L'un de ces champs est actuellement affecté au service de l'aviation civile. Les avions militaires sont nombreux et de tous les types : Brewsters, Buffalos, Lockheed Hudsons, chasseurs et bombardiers de construction britannique. Mais leur nombre n'est pas connu. Encore moins connues sont les nouvelles bases aériennes qui ont été ins-



Les défenses de Singapour comportent un nombre de plus en plus grand de canons à longue portée dont la puissance de tir n'est comparable qu'à ceux de Gibraltar, cet autre bastion britannique. Voici, soigneusement camouflée, l'une de ces pièces géantes.



Des renforts australiens arrivent constamment en Malaisie dont la défense est intimement liée à celle de Singapour. Les militaires qui les composent se familiarisent rapidement avec les mœurs du pays et ses habitants, ainsi qu'on peut en juger par cette photo.

tallées à travers la Malaisie, au sein de la jungle impénétrable. Elles ne sont accessibles que par la voie des airs.

Une attaque par mer n'est possible qu'en quelques points. La côte occidentale de la Malaisie est basse et boueuse. Elle comprend deux bons ports. Une flotte ennemie venant de l'Est devrait forcer les défenses de Singapour pour pouvoir atteindre le littoral ouest. Cela impliquerait la mainmise préalable sur les Indes néerlandaises. Les défenses britanniques sont donc concentrées autour de l'île de Singapour proprement dite, sur quelques points vulnérables de la côte orientale et sur la frontière entre la Malaisie et le Thaïland. Il ne faut pas perdre de vue que la Malaisie possède une ligne Maginot naturelle en la jungle qu'aucune route ne traverse, et où une armée ennemie se trouverait empêtrée jusqu'à l'épuisement complet. Les embouchures de cours d'eau lents et sinueux sont bloquées par de nombreux bancs de sable. Néanmoins, il existe quelques points d'accès sur la côte est. Ces points sont défendus par des troupes qui ont été spécialement entraînées aux combats dans la brousse. Toutes les routes partant de la mer vers Singapour sont gardées militairement et fortement tenues.

Singapour est une des bases navales les plus importantes du monde. L'île est littéralement hérissée de canons côtiers de gros calibre et de pièces destinées à repousser toute attaque. Les îlots qui l'entourent comme un collier sont des positions-clés qu'un ennemi éventuel pourra difficilement forcer. Inutile de dire que les eaux sont minées.

Les troupes de l'Empire

Les troupes qui tiennent garnison en Malaisie viennent de toutes les parties de l'Empire. Ecossais, Anglais, Indiens, Australiens, Malais, artilleurs, sapeurs du génie et aviateurs composent une population qui est venue ajouter un pittoresque supplémentaire à celui que présentait déjà la région. Tous ces hommes attendent avec impatience que l'opportunité de combattre leur soit donnée.

Les Australiens ont apporté à Singapour leur gaîté, désormais proverbiale. A l'arrivée du premier transport, une foule élégante d'officiels et de notabilités était venue au port pour souhaiter la bienvenue aux « Aussies ». Accoudés au bastingage, accrochés comme des singes aux gréments, les turbulents fils du « bush » arrosèrent le comité de réception de pièces de monnaie. Les officiels furent scandalisés, mais tout Singapour rit.

Le sultan de Johore, qui est un humoriste, aime beaucoup les Australiens. Un jour qu'il présidait un dîner à la foire de Johore, il fut approché par un soldat australien qui lui demanda, en lui tapant familièrement sur l'épaule, où était son prix. « Quel prix ? » demanda le sultan étonné.

« J'ai acheté un billet de tombola à cette jeune fille et le numéro qui y est inscrit est gagnant, répondit le militaire, mais où est donc mon prix ? »

Le sultan quitta la table et alla s'enquérir en personne du prix qui revenait à notre brave Australien.

Quelques minutes plus tard, voici revenir le soldat, brandissant fièrement une bouteille d'eau de Cologne. De nouveau, il donna une tape dans le dos au sultan et déclara joyeux : « Je l'ai. » Son Altesse était aux anges.

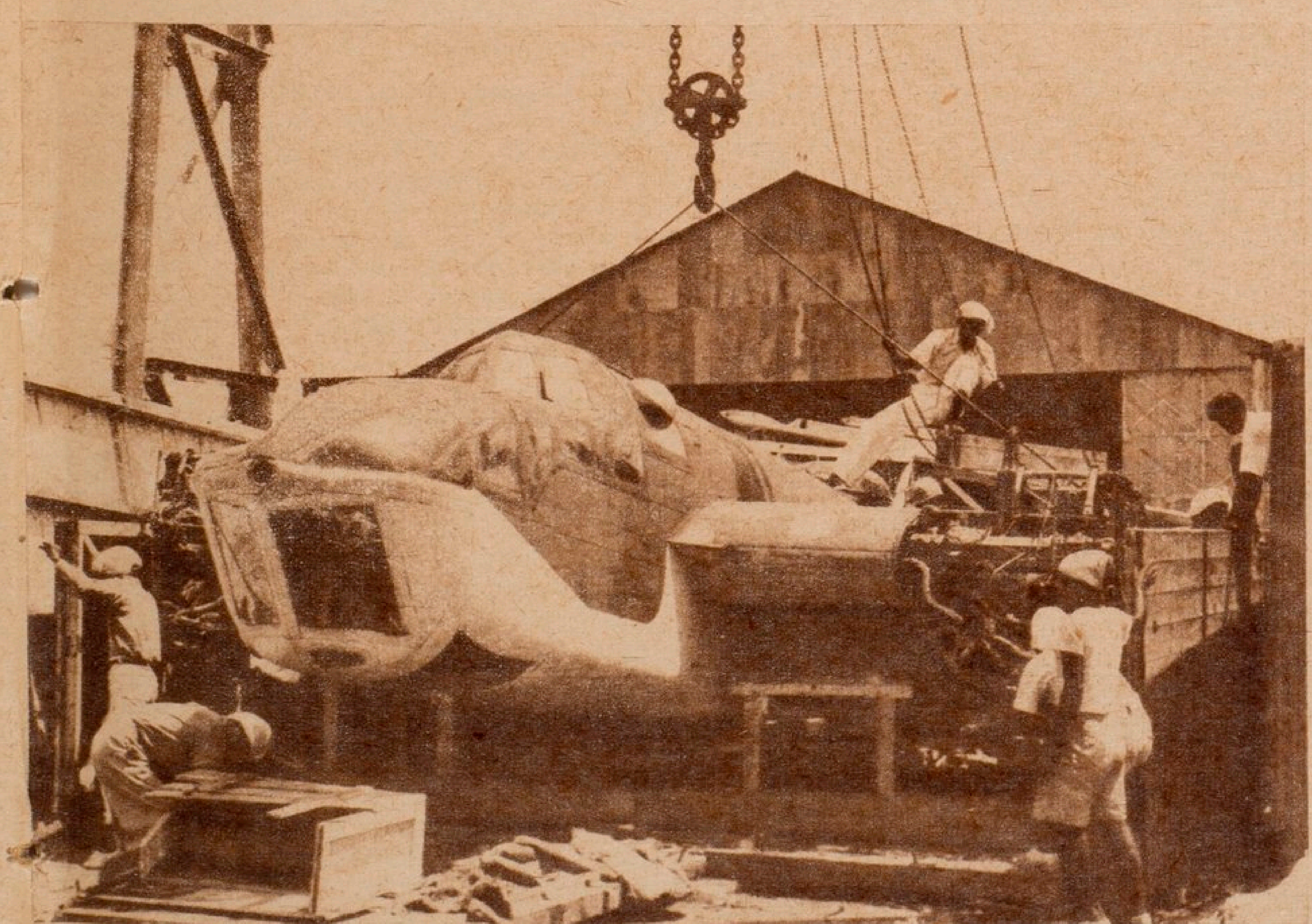
On sait que les Australiens n'aiment pas beaucoup saluer les officiers. Ils réservent cette marque extérieure de respect à leurs propres chefs et encore à ceux qui sont en charge dans leur compagnie. Récemment, un régiment australien vint camper en face d'une garnison écossaise, aux environs de Singapour. Les Highlanders furent vite enclins à se relâcher dans leur discipline, à l'instar de leurs voisins. Cet état de choses ne pouvant pas durer, le commandant écossais demanda à son collègue australien de recommander à ses hommes de donner le bon exemple. Des ordres furent donnés, et il fut enjoint à chaque soldat australien d'avoir à saluer non seulement ses officiers, mais également ceux d'en face.

Or, il advint qu'un jour une colonne de camions déchargeait des caisses à l'entrée du camp des Ecossais sous la surveillance d'un de leurs officiers. Celui-ci, absorbé par son travail, passait et repassait devant la sentinelle qui montait la garde à l'entrée des baraquements des « Aussies ». L'Australien salua une fois, deux fois, trois fois. Puis, comme l'officier passait une quatrième fois devant lui, il présenta l'arme énergiquement et laissa échapper : « Et pour l'amour de Dieu, ne revenez plus de ce côté. »

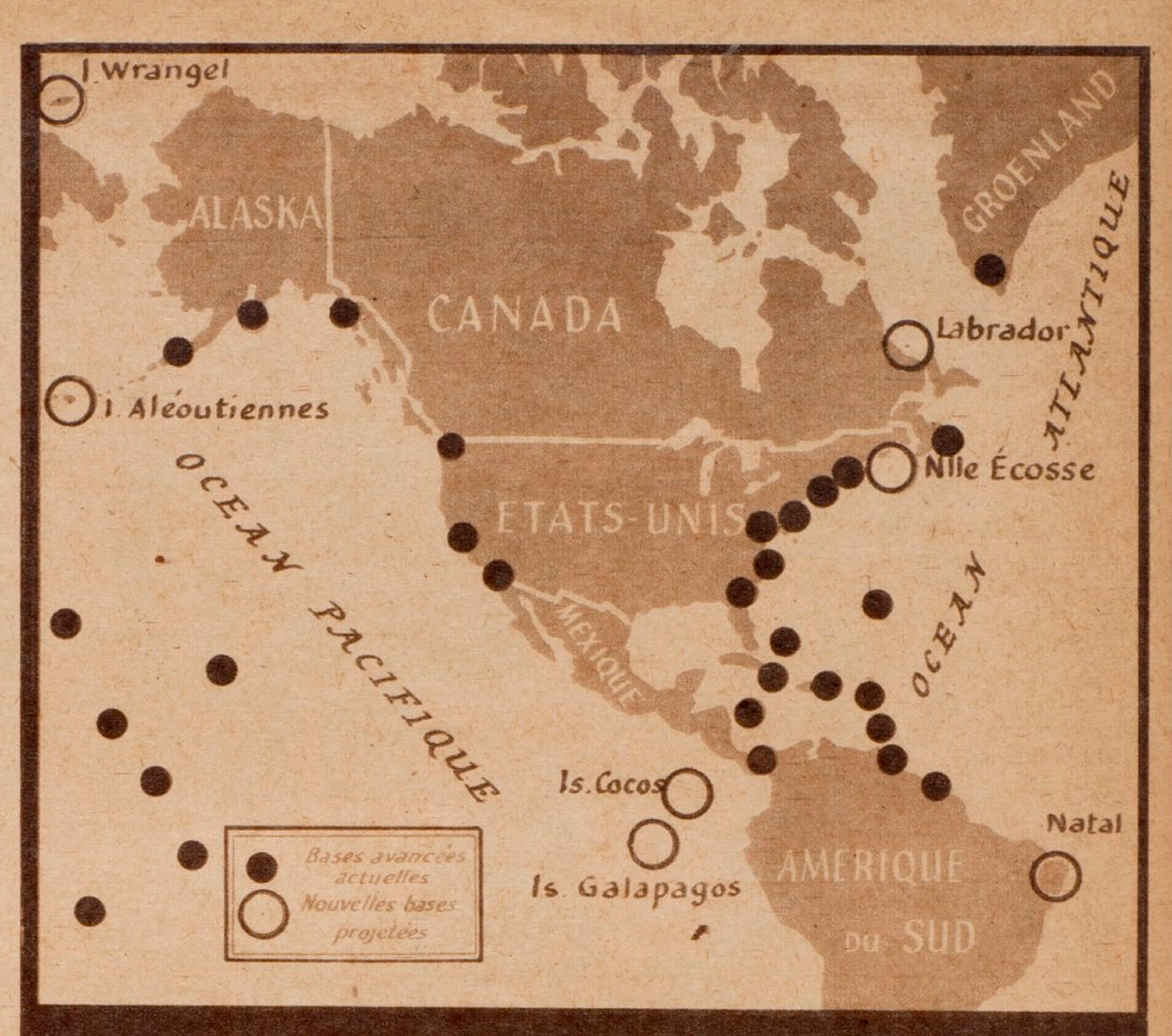
Proie convoitée, Singapour est prête à se défendre...

Les Etats-Unis sont les principaux acheteurs des produits de Singapour. 54 pour cent du caoutchouc malais et 69 pour cent du minerai d'étain sont exportés en Amérique du Nord. La Grande-Bretagne tient la seconde place par suite des circonstances de la guerre et de la fermeture de ce marché au Japon. Presque deux millions de tonnes de minerai de fer, représentant la quasi-totalité de la production malaise, avaient été acquises par le Japon l'année dernière. Les Nippons possèdent des intérêts considérables dans certaines exploitations minières de la péninsule.

Il est clair qu'une attaque japonaise sur la Malaisie aurait pour but principal la mainmise sur les matières premières dont ce pays est doté en abondance, et dont le Japon a de plus en plus besoin pour continuer la guerre en Chine. Une agression du Japon provoquera fatalement une action combinée des forces britanniques, des Indes néerlandaises et des Philippines. Les Etats-Unis ne pourront pas rester à l'écart devant la menace de se voir privés des ressources malaises et de perdre le contrôle des Philippines.



Un « Blenheim » géant, nouvellement arrivé de Grande-Bretagne, débarque à Singapour. L'Air-Marshall Sir Brooke-Popham, commandant des forces britanniques en Extrême-Orient, a déclaré à plusieurs reprises que les défenses de Singapour étaient prêtes.



On voit sur cette carte les bases avancées dont les Etats-Unis disposent actuellement tant dans l'Atlantique que dans le Pacifique et celles qu'ils devraient avoir, d'après le sénateur Reynolds, pour compléter leur système de défense. On notera avec intérêt que le sénateur Reynolds prévoit de nouvelles bases au Natal ainsi qu'aux îles Cocos et Galapagos, qui appartiennent respectivement à Costa-Rica et à l'Equateur.

LES POINTS VULNERABLES dans la "ceinture d'acier" américaine

M. Robert R. Reynolds, président de la Commission des affaires militaires du Sénat américain, est expert dans toutes les questions touchant à la défense des Etats-Unis. Il pense que les bases acquises jusqu'à maintenant par Washington sont insuffisantes et laissent des points exposés à des attaques extérieures éventuelles. IL CONSIDERE QUE LA BASE LA PLUS EFFICACE POUR DEFENDRE L'AMERIQUE LATINE DOIT ETRE ETABLIE AU BRESIL ET NON A DAKAR

Pendant des années, j'ai mis en garde l'opinion publique contre les dangers pouvant résulter d'une protection insuffisante de l'hémisphère occidental. J'ai parcouru à mes propres frais des dizaines de milliers de milles pour étudier sur place les possibilités d'établir des bases dans l'Atlantique et dans le Pacifique, depuis l'Arctique jusqu'à l'extrême-sud du continent américain.

Bien avant la guerre, j'avais démontré la nécessité de nous faire céder par la Grande-Bretagne et la France certaines bases se trouvant dans notre hémisphère. A l'heure actuelle, l'Angleterre nous a accordé certains points stratégiques. Pour la France, c'est trop tard désormais, à moins d'employer la force.

Beaucoup d'Américains demandent à grands cris l'occupation de Dakar, en Afrique, et des Açores qui se trouvent aux deux tiers de la route qui traverse l'Atlantique. Je considère que de telles bases nous seraient absolument inutiles. L'efficacité d'une base dépend de la possibilité de pouvoir y parvenir et y établir des défenses plus vite que l'ennemi. Or, tant Dakar que les Açores sont beaucoup plus facilement accessibles à n'importe quelle puissance européenne qu'à nous.

L'argument que Dakar menace l'Amérique du Sud est certes valable. Il est vrai que ce serait une folie de notre part de permettre aux Allemands de s'établir en Amérique latine.

Mais la base la plus efficace pour défendre l'Amérique du Sud devrait être établie sur la proéminence du Brésil, à Natal ou à Recife. Ces points constituent la brèche la plus dangereuse dans notre ceinture de défense. Notre plus grande erreur diplomatique est d'avoir manqué de combler cette lacune dans l'année qui a suivi l'effondrement de la France. Il faudrait y penser fermement et promptement.

Nous avons parlé de défendre l'Amérique du Sud. Nous avons émis des déclarations de bon voisinage et de main tendue par-dessus la mer des Caraïbes.

Il est urgent d'entreprendre des négociations avec le Brésil. Cela doit être fait avec énergie, honnêteté et réalisme. Maintenant, c'est le moment. Il ne faut pas perdre de vue qu'il faut du temps pour aménager une base comme il se doit.

Si nous arrivons à accomplir ces projets, nous pourrons entourer le pays d'une ceinture d'acier, constituée par les meilleures bases avancées qu'aucun pays au monde n'a jamais possédées.

Au nord, nous avons le Canada qui est un pays ami. Vers le nord-ouest, au delà du Canada, nous avons l'Alaska. De l'Alaska, poussant une pointe de 1.500 milles dans le Pacifique nord, nous avons les îles Aléoutiennes. Je pense que nous devrions installer quelques postes dans les parties ouest de ces îles.

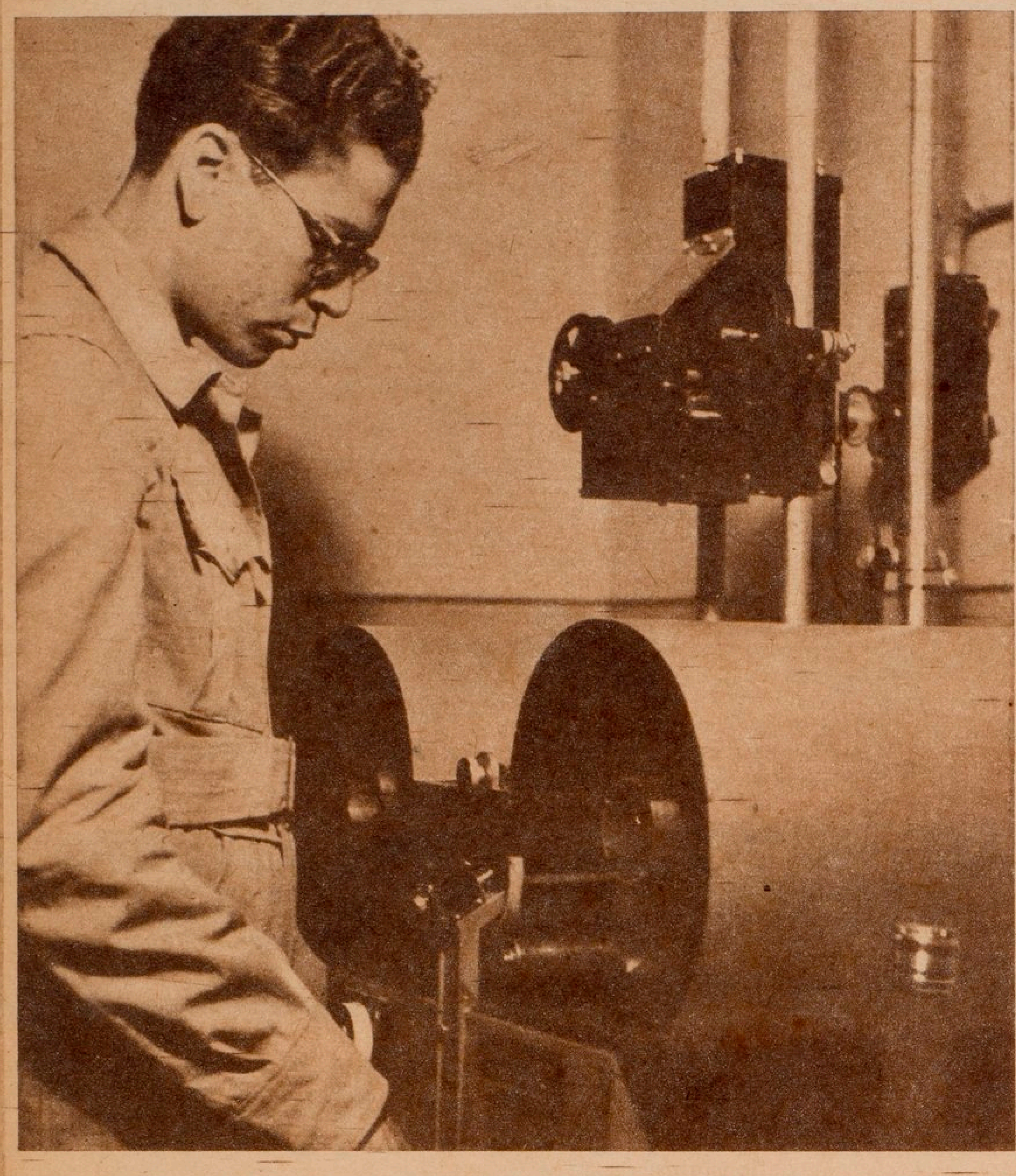
Au nord-ouest de l'Alaska s'étend, sur 80 milles de long et 35 de large, l'île de Wrangel. Vu les progrès de l'aviation dans le vol arctique, cette île peut devenir une base de grande importance. En ce moment, les Américains, et, apparemment, notre gouvernement aussi, ne savent pas si elle appartient aux Etats-Unis ou à la Russie. Les deux puissances ont invoqué des droits sur ce territoire. Cette divergence doit être aplanie au plus tôt.

Plus au sud, sur la côte du Pacifique, nous possédons le bastion merveilleusement fortifié des îles Hawaï. Plus bas encore, au large du canal de Panama, sont les îles stratégiques de Cocos et de Galapagos, qui appartiennent respectivement à Costa-Rica et à l'Equateur. Nous avons besoin d'établir de petites bases sur ces îles et des négociations devraient être entreprises au plus tôt, avec les pays intéressés.

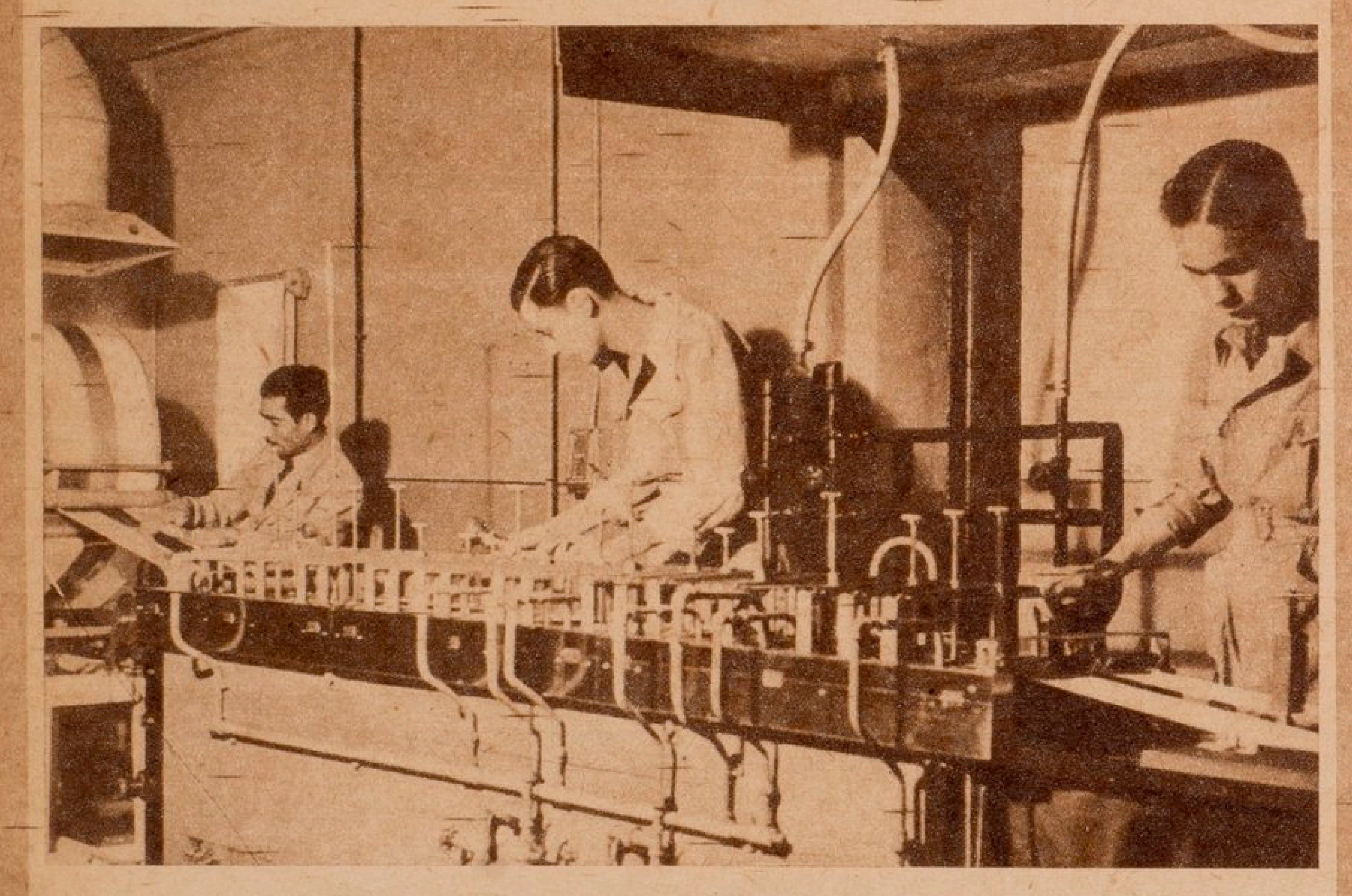
Passant dans l'Atlantique, nous avons le Groenland. Nous devrions maintenir une garnison dans le Labrador, au moins pendant la bonne saison. Ensuite, nous avons les bases avancées de Terre-Neuve. De là, jusqu'au Brésil, nous devrions avoir toute une série de postes, possiblement jusqu'au Rio de la Plata.

Ces bases exigeront des dépenses, des efforts, une vigilance constante. Mais cela en vaudra la peine, car elles nous permettront, ainsi qu'à nos descendants, d'aller de l'avant, sûrs et résolus.

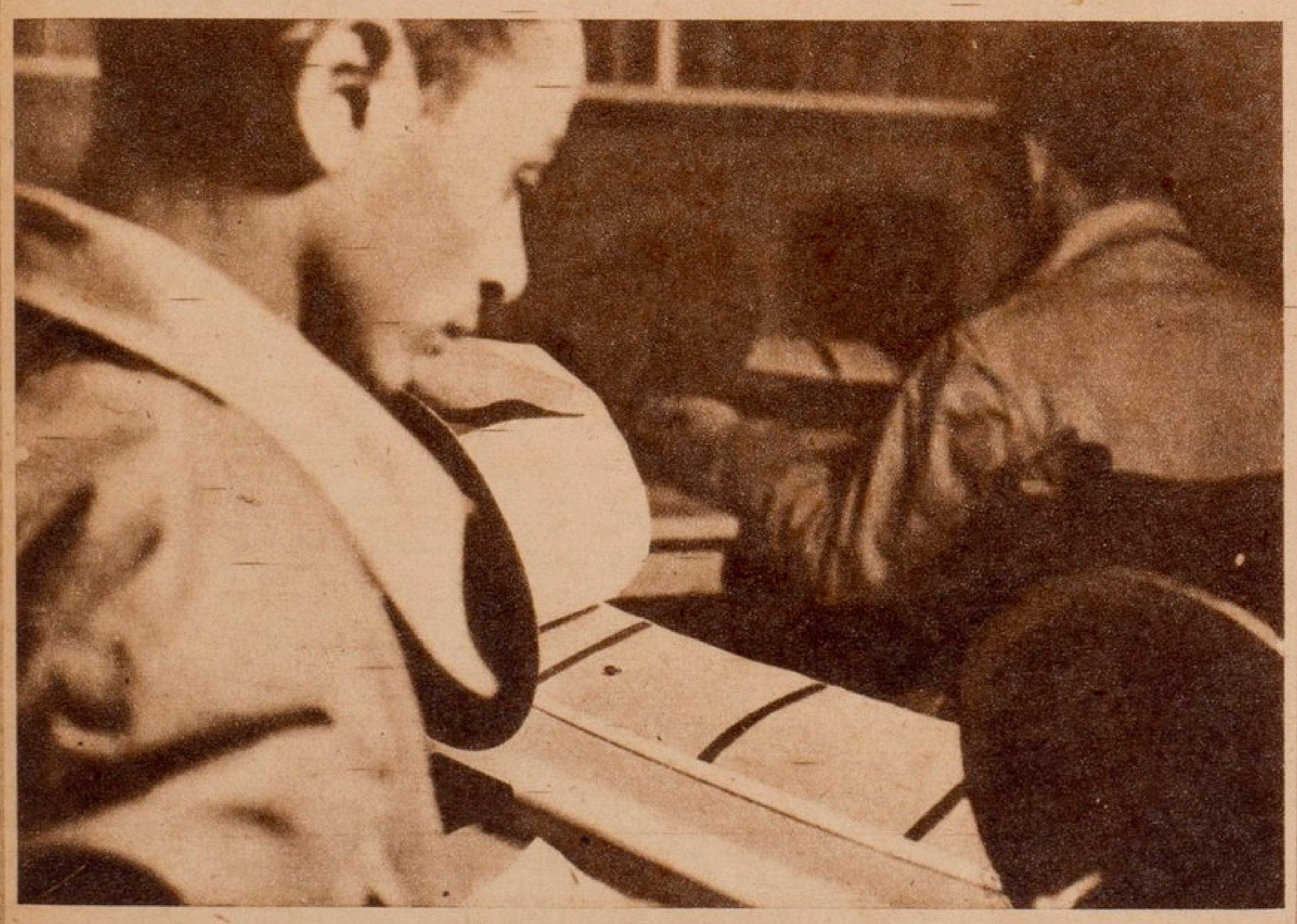
Des lettres qui sont des photographies



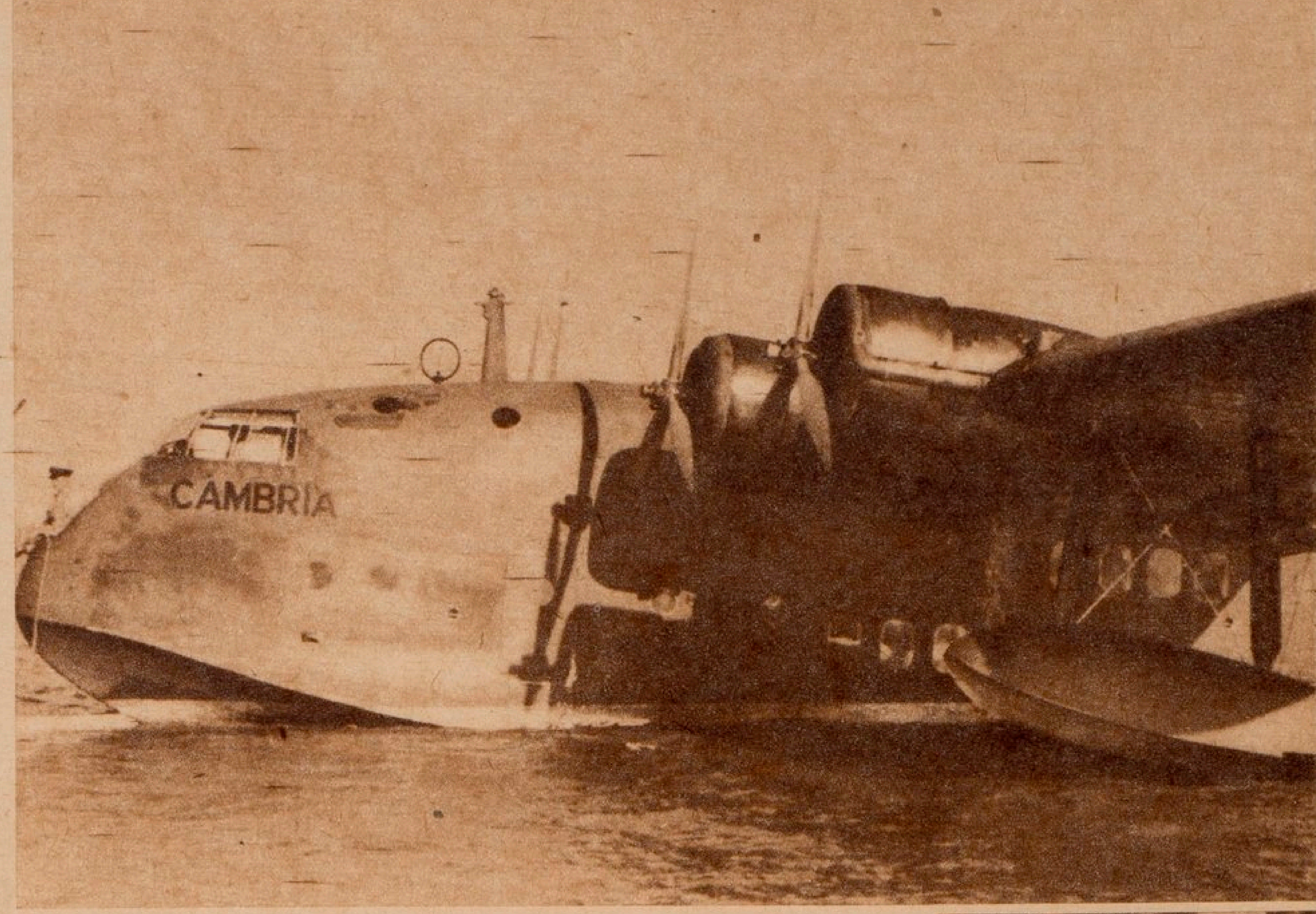
L'accroissement des effectifs des forces britanniques dans le Moyen-Orient a posé aux autorités un important problème : celui du courrier. Afin de pouvoir transporter par avion le maximum de lettres possible, on a créé à Londres le service des photo-lettres. Le militaire désireux d'envoyer des nouvelles chez lui écrit sa lettre sur une carte spéciale. Celle-ci est photographiée sur un film très réduit qui, à l'arrivée à destination, est copié sur une carte de mêmes dimensions que l'originale. Ce système ingénieux permet de transporter une quantité de courrier infiniment plus grande. Signalons que, récemment, S.M. la Reine Elizabeth a adressé une photo-lettre au général Auchinleck. Ci-dessus : à l'arrivée à destination, l'appareil à agrandir les films.



Le laboratoire où les films sont copiés à la chaîne. Le premier envoi reçu d'Angleterre dans le Moyen-Orient comprenait 70.000 lettres.

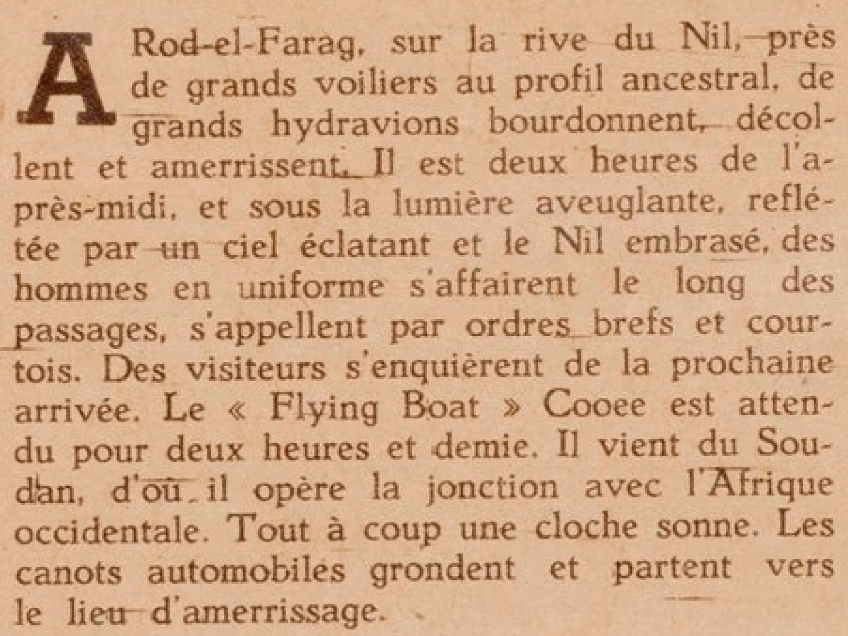


Avant d'être expédié au destinataire, chaque agrandissement est soigneusement examiné et refait dans le cas où il n'est pas jugé suffisamment clair.



L'un des « Flying Boats » de la British Airways se pose majestueusement sur les eaux du Nil à Rod-el-Farag.

AVIONS DE PAIX DANS LES ZONES DE GUERRE



A Rod-el-Farag, sur la rive du Nil, près de grands voiliers au profil ancestral, de grands hydravions bourdonnent, décollent et amerrissent. Il est deux heures de l'après-midi, et sous la lumière aveuglante, reflétée par un ciel éclatant et le Nil embrasé, des hommes en uniforme s'affairent le long des passages, s'appellent par ordres brefs et courtois. Des visiteurs s'enquièrent de la prochaine arrivée. Le « Flying Boat » Cooee est attendu pour deux heures et demie. Il vient du Soudan, d'où il opère la jonction avec l'Afrique occidentale. Tout à coup une cloche sonne. Les canots automobiles grondent et partent vers le lieu d'amerrissage.

Du fond du ciel, au-dessus de la pile du pont de Boulac, un point gris grossit, se détache ; le Flying Boat arrive majestueux et sûr, il vire sur l'aile avec la grâce du vautour, et se pose sur l'eau après un glissement lent. Les formalités s'accomplissent de suite. Les passagers, étourdis par la longue randonnée, descendent dans le canot. L'on me permet, par faveur particulière, de pénétrer dans l'énorme hydravion. Les fauteuils dans la large cabine inférieure, la cabine du pilote, le fumoir avant que l'on encombre de courrier et qui sert à transporter des passagers supplémentaires, la cuisine, minuscule mais complète, où l'on garde les boîtes individuelles du petit déjeuner et du déjeuner des passagers, tout remplit d'admiration l'étranger profane aux perfectionnements de l'aviation moderne. Je ne me lasse pas de poser des questions à mon guide. Les hydravions pèsent 18 tonnes, ils sont dotés de quatre moteurs de 750 chevaux, ils ont un très grand rayon d'action. Je demande comment le pilote arrive à conduire l'immense appareil durant les dix heures de vol journalières sans que son attention ne soit distraite un instant. Il est aidé, me dit-on, par le pilote automatique et un réglage occasionnel suffit à diriger l'hydravion sans contrôle direct.

A chaque voyage, les « Flying Boats » sont soigneusement examinés. Ils entrent au hangar durant deux semaines et chaque partie de l'appareil, la coque, les moteurs et les accessoires sont soignés attentivement. Les moteurs subissent des essais particuliers. Pour déceler des faiblesses invisibles à l'œil nu, un courant électrique crée un champ magnétique dans les aciers qui le composent, accentuant les trous de la surface ; l'on verse une encre spéciale, cernant toutes les imperfections, et si la pièce est défectueuse, elle est immédiatement changée.

Chaque moteur a un double appareillage électrique, qui lui permet d'éviter les défaillances de vol. En dix ans de service, l'on peut dire, ajoutait mon guide, que ce n'est plus le même hydravion qui prend l'air, car toutes les parties de la coque, plaque par plaque de duralumin de trente centimètres de long, tous les infinis objets qui composent le navire auront été remplacés.

Le miracle de l'aviation civile britannique

Mais le miracle de l'aviation civile britannique n'est pas dans la construction de ces beaux appareils et leur utilisation précise et réglée. Elle est dans la continuation de son œuvre commencée au temps de paix. A l'entrée de la guerre dans sa troisième année, le « Service marchand de l'air » peut considérer avec orgueil l'œuvre accomplie par lui : les tonnes de courrier transportées, les routes ouvertes et les passagers conduits à destination en de lointaines contrées.

Plus d'une centaine de services passent chaque mois par Le Caire, et les gros Flying Boats qui survolent la ville à basse altitude sont un spectacle familier. Sans escorte aérienne armée, sans publicité tapageuse, les hydravions et les avions terrestres joignent les fils des relations internationales.

Dans le silence de la dahabieh de Rod-el-Farag, il est difficile d'imaginer que ce point insignifiant de la vallée du Nil est le centre d'attraction de minuscules engins qui, à dix mille kilomètres de toutes les directions, règlent leur course sur lui. A l'annonce de l'arrivée dans quelques minutes, cette présence vous envahit, la majesté et le drame de la conquête de l'air prennent leur aspect de nouveauté stupéfiante.

Le Caire, plaque tournante des grandes lignes aériennes

Les services qui communiquent avec la métropole augmentent. Un jour de juillet dernier, six départs de la capitale et trois arrivées marquèrent les livres de l'aéroport. Près d'une centaine de passagers se rendant à Lisbonne, aux Etats-Unis, en Amérique du Sud, en Afrique, aux Indes, en Extrême-Orient et en Australie furent transportés. La plus grande partie de ces passagers était anglaise ou américaine, mais les listes comprenaient des Espagnols, des Polonais, des Suisses, des Yougoslaves, des Norvégiens, des Péruviens, des Turcs et des Chiliens. Ces neuf aéroplanes portaient aussi une tonne et demie de courrier, c'est-à-dire près de 150.000 lettres, et plus de trois tonnes de colis divers.

Et pourtant la guerre a semé les parcours d'obstacles nombreux. Au début, tous les services continentaux, excepté celui de Helsinki, fu-

MALGRE LA GUERRE, LES DIFFICULTES D'ESCALE ET DE RAVITAILLEMENT, L'EGYPTE DEMEURE LA PLAQUE TOURNANTE DES GRANDES LIGNES AERIENNES INTERNATIONALES



La cabine du pilote à l'intérieur d'un des hydravions de la British Airways. Chaque appareil pèse 18 tonnes et est doté de 4 moteurs de 750 chevaux.

rent maintenus. Plus tard, quand la guerre de Finlande survint, l'arrêt fut établi à Stockholm, qui elle-même fut proscrite avec l'invasion de la Norvège. Quant au service commencé entre Paris et Londres, il continua jusqu'à la chute de Paris, fut reporté à Tours et Bordeaux, et suspendu enfin au profit de Lisbonne. Lisbonne est devenue la dernière escale neutre d'Europe. Elle est utilisée par les Allemands, les Anglais, les Italiens et l'Amérique.

La ligne Londres-Marseille-Brindisi-Athènes-Alexandrie est remplacée par la ligne Lisbonne-Lagos (en Afrique occidentale)-Le Caire. La ligne d'Afrique du Sud, de Durban, rejoint celle d'Europe. Le Soudan réunit les fils de la Compagnie aérienne du Congo belge, de celle nouvellement créée par le général de Gaulle en A.O.F., et dirige ce flot aérien vers Le Caire, à Héliopolis et Rod-el-Farag. Puis ce sont les grandes étapes vers l'Australie, par Bagdad, le golfe Persique, Karachi, Rangoon, Bangkok, au Siam, et Singapour.

Les campagnes de Syrie et d'Irak firent naître des plans détournant les lignes de leurs bases coutumières et la régularité des services, Londres-Afrique du Sud et Australie, via Le Caire, fut maintenue.

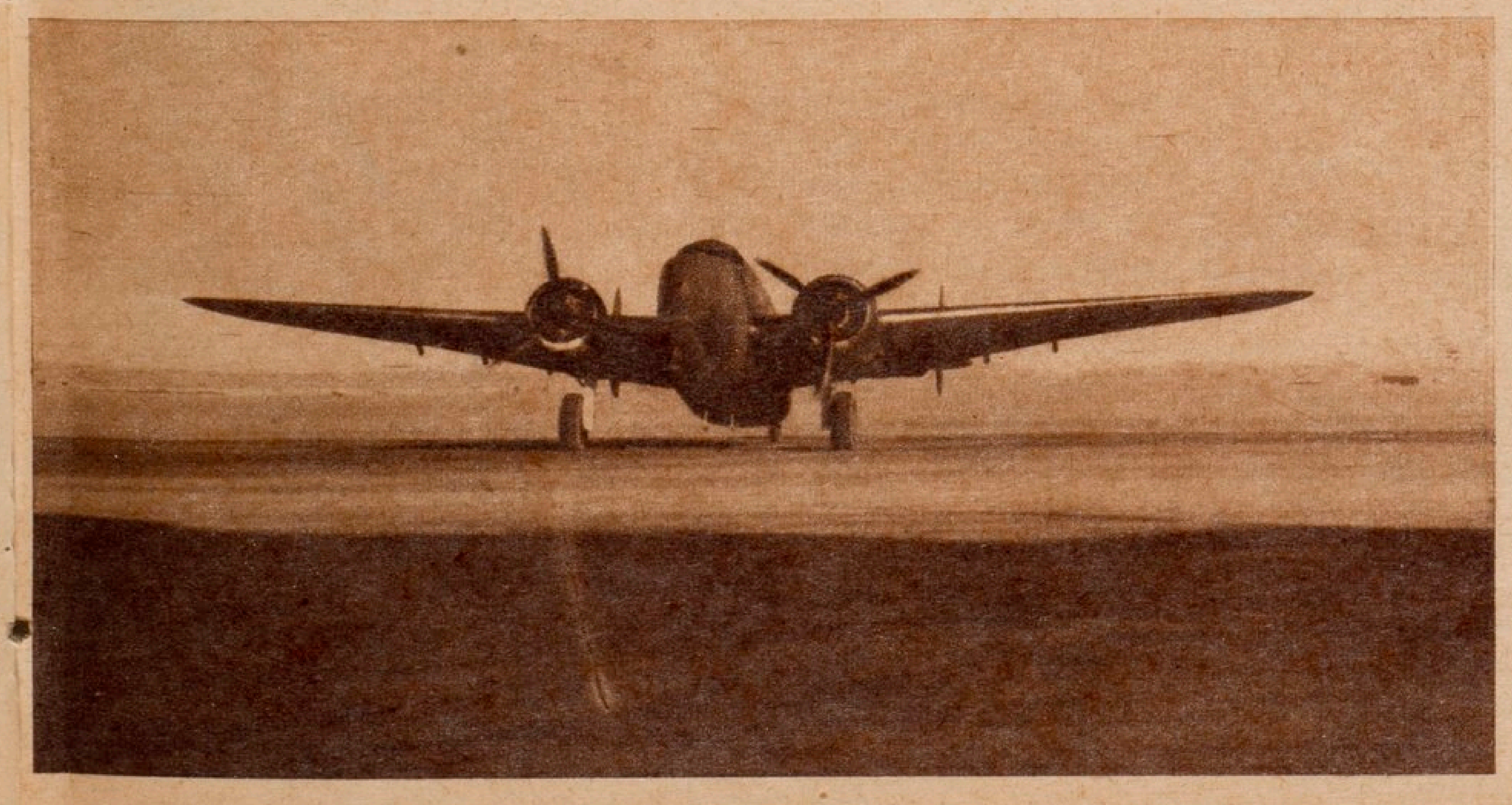
Durant la révolte d'Irak, le personnel de la British Airways fut capturé par les Irakiens, mis en prison, puis finalement relâché. Il se dirigea tout de suite vers l'aérodrome et, avec la coopération de la R.A.F., répara les dommages causés. Un télégramme laconique fut envoyé au Caire : « Habbaniyeh est prête à recevoir des avions. » La route fut reprise et le personnel continua son travail — tout cela sans écart, comme si ces mesures faisaient partie du travail quotidien.

Le courrier par avion

Ainsi, les troupes au désert reçoivent leur courrier régulièrement d'Angleterre, d'Australie, de Nouvelle-Zélande, d'Afrique du Sud et de l'Inde.

Depuis la création des « Airgraphs », lettres qui sont photographiées sur un film de cinéma et envoyées ainsi par avion, l'économie de poids permet d'accélérer considérablement la vitesse des envois. Un rouleau de film qui ne pèse que quelques kilos renferme plusieurs dizaines de milliers de lettres qui pèseraient près d'une tonne.

Quant au courrier ordinaire, les lettres par avion « civiles » sont transportées comme de coutume ; elles vont en Afrique du Sud prendre le bateau. Il est évidemment curieux que des avions de passagers puissent continuer leurs vols à travers une guerre aérienne. Il n'y a cependant aucun accord entre les pays belligérants au sujet des machines commerciales. Et pourtant personne ne peut citer d'engin de la British Airways, ou de la Lufthansa allemande, abattu par l'ennemi. Aucun des deux n'est armé, et leurs appellations commerciales sont toujours aussi évidentes. Le camouflage de la coque, d'un brun kaki, est le seul rappel des dangers de la guerre.



Un des avions de la ligne Lisbonne-Lagos-Le Caire à son arrivée à Héliopolis.

AUJOURD'HUI A BERLIN...

(Suite de la page 6)

crètes. C'est ainsi que les lecteurs suisses ou américains ont appris que de nombreuses familles berlinoises se nourrissaient à un moment donné de viande de chien, que les chemins de fer allemands manquaient de matériel roulant ou que les leaders nazis n'étaient pas d'accord sur la politique à suivre vis-à-vis de la Russie. Comment ces nouvelles ont-elles pu être transmises ? C'est là une chose qu'il ne m'appartient pas de révéler, étant donné que cela risquerait de créer de sérieux ennuis à de nombreux correspondants se trouvant actuellement à Berlin. Il me suffira, cependant, de dire que chacun des journalistes étrangers accrédités à Berlin se double d'un expert en matière de langage conventionnel et que les nouvelles destinées à la presse internationale peuvent parfaitement, dans certaines circonstances, être transmises au moyen de correspondances privées. Cela, sans parler des voyageurs qui font volontiers office de messagers. Quant aux ruses employées pour se procurer des informations, il me suffira de dire que le correspondant d'un grand journal américain alla, une fois, jusqu'à faire un séjour d'une semaine dans un hôpital pour constater par lui-même que les médecins allemands n'avaient plus d'éther à leur disposition.

Lorsque les démentis annoncent les nouvelles

A un moment donné, il était d'usage, parmi les correspondants des journaux étrangers, de transmettre les nouvelles qu'il leur était interdit de communiquer sous forme de démenti. Pendant plusieurs semaines, on vit partir pour la Suisse ou les Etats-Unis des informations ainsi conçues : « On déclare dans les milieux bien informés de Berlin qu'il n'y a aucun fondement dans les informations parues à l'étranger d'après lesquelles il y aurait actuellement des troubles en Tchécoslovaquie... Les cercles officiels allemands déclarent que le pays dispose de vivres suffisants pour plusieurs années de guerre. » Les censeurs, au début, ne se rendirent pas compte de l'astuce. Ils se montrèrent même flattés du zèle que les journalistes étrangers apportaient à soigner la bonne réputation du régime à l'étranger. Mais lorsqu'ils virent ce que ces démentis devenaient au moment de leur publication, ils eurent une explosion de colère terrible. Depuis, seule la transmission des communiqués ou démentis officiels est autorisée.

Tournées de propagande en pays occupés

Il y a quelque temps, les correspondants des journaux étrangers furent promenés par les autorités militaires allemandes à travers un certain nombre de villes de Pologne afin qu'ils pussent se rendre compte de leurs propres yeux « des progrès que l'ordre nouveau germanique avait fait réaliser aux conditions de vie de la population ». Un guide officiel les conduisit notamment à un hôpital des plus modernes où il souligna longuement le contraste existant entre la « propreté » allemande et le « laisser-aller » polonais. Quelques moments plus tard, un des correspondants découvrit, en s'entretenant avec un des habitants, que l'hôpital en question avait été construit par les Polonais eux-mêmes quelque temps avant l'invasion allemande.

Après les troubles qui éclatèrent en Tchécoslovaquie au mois de janvier dernier et qui donnèrent lieu à de sanglantes répressions de la part des Allemands, les correspondants étrangers furent, de même, conduits en tournée à travers le pays, après que — naturellement — tout fut rentré dans l'ordre. Certains journalistes, déjouant la surveillance de leurs guides, réussirent à entrer en contact avec la population et à se faire confirmer qu'une révolte avait effectivement eu lieu. Comment, dès le lendemain, le ministère de la Propagande eut-il vent de ces conversations ? On ne saurait le dire. Le fait est, cependant, que des ordres extrêmement sévères furent donnés aux diverses censures en vue de ne laisser filtrer aucune information au sujet des troubles. Des récits détaillés n'en furent pas moins envoyés à l'étranger. Par quel moyen ? Le Dr Gœbbels serait bien surpris s'il l'apprenait.

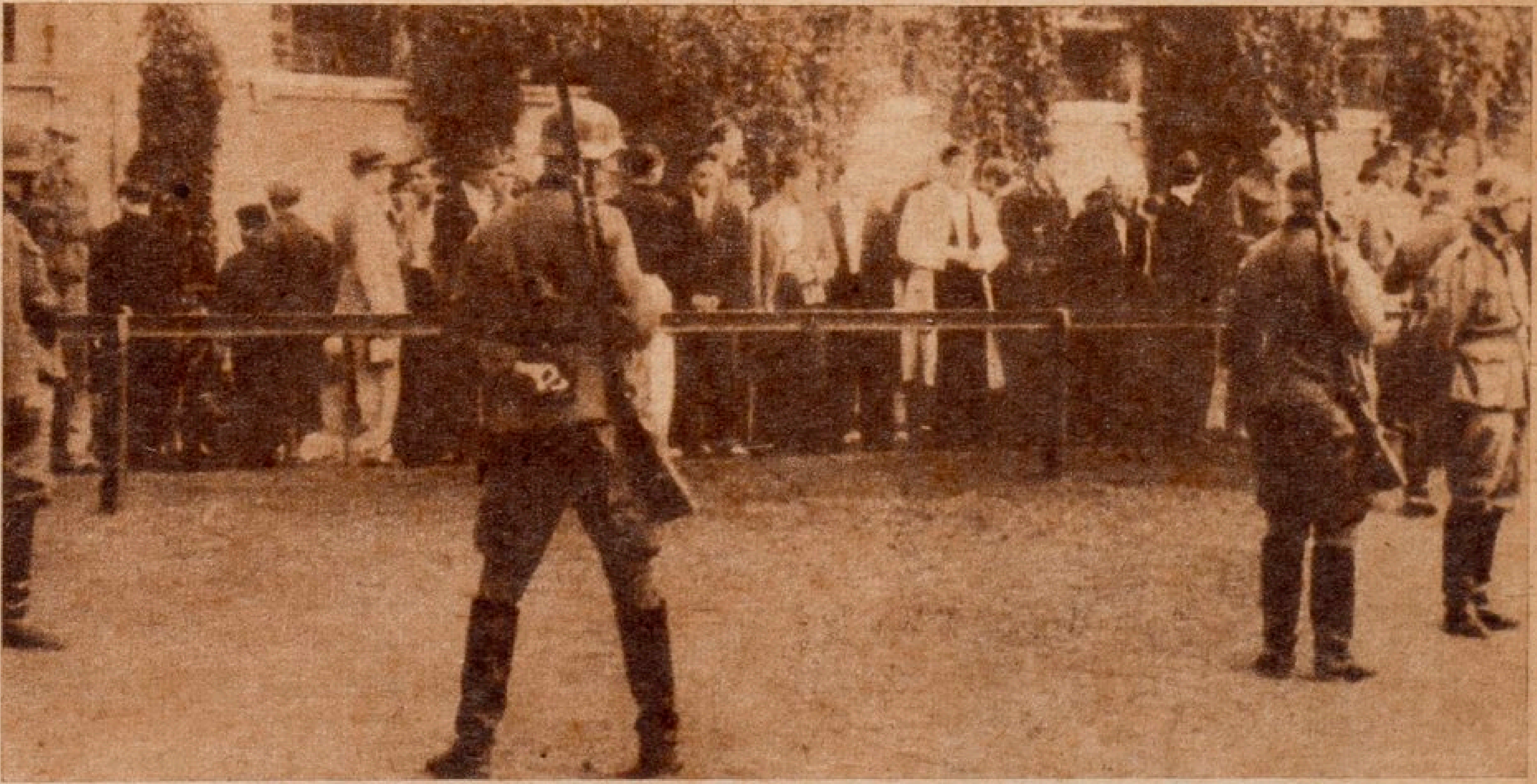
Souvent, pour ne pas montrer qu'elles ont été bernées, les autorités allemandes ferment les yeux sur de tels tours. D'une façon générale, cependant, elles réagissent sans pitié et c'est ainsi que rien que dans le premier trimestre de 1940, cinq correspondants étrangers furent expulsés de Berlin.

Les dix commandements des correspondants

Afin d'éviter d'en arriver là et de subir le même sort que les Beach Conger, les Ralph Barnes et les Otto Tolischus, les correspondants étrangers ont établi une liste de « choses à ne pas faire » qui est d'un grand profit surtout aux débutants. Voici les principales de ces interdictions : « Ne dites jamais aux Allemands tout ce que vous savez. Un Allemand peut très bien savoir ce que disent les radios étrangères, mais c'est une faute de votre part de lui en parler et un crime pour lui de vous écouter... Ne posez jamais de questions embarrassantes. N'insistez jamais pour éclaircir telle ou telle question. Cela n'aura pas d'autre résultat que celui de vous rendre suspect... Ne parlez jamais au téléphone d'un renseignement que vous avez eu. Les lignes téléphoniques fourmillent d'oreilles indiscrètes dans les pays totalitaires... Ayez toujours l'air de croire ce que l'on vous raconte. Les nazis ont une prédilection marquée pour les journalistes d'intelligence moyenne... »

Il y a, enfin, un dernier commandement dont les correspondants étrangers ne manquent jamais de tenir compte : c'est celui qui consiste à ne jamais attacher le moindre intérêt aux déclarations des propagandistes du Reich. Le Dr Gœbbels se doute-t-il de ce parti pris ? C'est fort possible. A plusieurs reprises, en effet, les porte-paroles officiels du régime ont été chargés de diffuser des nouvelles défavorables à l'Allemagne, et cela pour donner un accent de vérité à l'ensemble de leurs déclarations.

La manœuvre, bien que très habile, n'a trompé que très peu de gens et, aujourd'hui comme hier, quand ils parlent du Dr Gœbbels, les correspondants étrangers disent : « Il ment comme il boite » ou bien : « Pour qu'il cesse de mentir, il faudrait qu'on lui coupe la langue. »



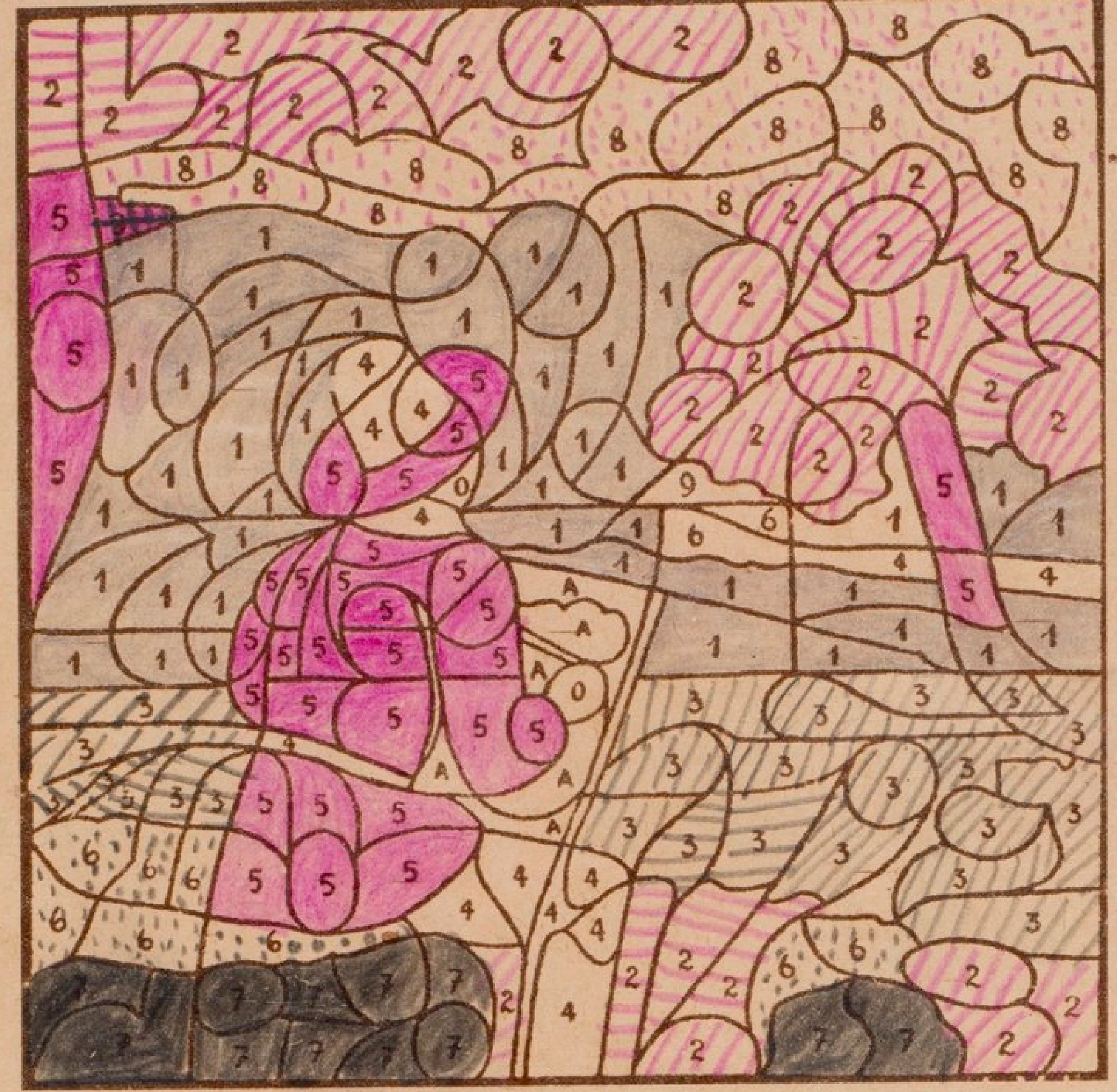
L'Allemagne a besoin de main-d'œuvre

Tous les jours, nous lisons dans les dépêches que les Allemands manquent de main-d'œuvre. Pour combler les vides énormes que la guerre creuse dans les rangs de la population nazie, Berlin procède régulièrement, en Pologne, à des rafles géantes à la suite desquelles quelques milliers de Polonais de tout âge prennent, chaque fois, le chemin de l'Allemagne... comme travailleurs volontaires. Cette photo, récemment sortie de Pologne, montre le résultat d'une rafle à Varsovie.

Délassons-nous

POUR 100 HOMMES IL Y A...

109 Femmes en Angleterre.
103 En Suède.
110 En U.R.S.S.
106 En Tchécoslovaquie.
94 Au Luxembourg.
101 Aux Pays-Bas.
105 En Italie.
100 En Bulgarie (le seul pays où il y ait 100 hommes pour 100 femmes.
106 Femmes en Espagne.
108 En Turquie.
99 Au Japon.
98 Aux Etats-Unis.
97 En Australie.
107 En France.
87 En Argentine (la plus faible proportion).
114 En Lettonie (la plus forte proportion).



NOS MAH-JIC COLORS

COLORIEZ :

Sans numéro : Noir.
1 : Vert.
3 : Vert bleu.
5 : Brun foncé.
7 : Gris vert foncé.
9 : Rouge.
0 : Chair.
2 : Vert foncé.
4 : Brun.
6 : Gris vert.
8 : Bleu ciel.
A : Blanc.

LE MESSAGE MYSTERIEUX

Un riche banquier, père de deux enfants, Alfred, quinze ans, et Béatrice, seize ans, avait reçu des lettres de menaces de la part de kidnappers. Il n'y avait pas attaché grande importance, mais, un matin, il constata avec désespoir que son jeune fils avait été enlevé, et c'était évidemment par les bandits.

Alfred avait été emmené en auto et se trouvait prisonnier. Le chef des bandits lui ordonna d'écrire à son père une lettre qui, en lui inspirant toute confiance, l'inciterait à envoyer sa fille, ce qui ferait double gain pour les ravisseurs.

Mais le jeune « kidnappé » eut une idée non moins ingénieuse : il écrivit à son père une lettre « à double sens ».

Le sens caché devait être révélé au père d'après la manière dont la lettre serait pliée dans l'enveloppe. Voici la reproduction exacte de la lettre. Comment était-elle pliée pour que le message mystérieux soit révélé au banquier ?

Mon cher père,
Je suis très heureux chez des amis,
entre nous je m'ennuie un peu malgré
les nombreuses distractions qui
me sont offertes.
Aussi soyez sans inquiétudes et
dès demain je vous prie d'envoyer
Béatrice me rejoindre. Je l'att-
endrai à midi à la gare de Lieud-
its. Elle aimera bien les amis avec
qui j'habite, ils sont charmants et
me traitent comme leur fils.
Naturellement si elle commen-
çait à s'ennuyer il est bien
entendu qu'elle repartirait
Près d'ici il y a un bel étang
venez vite aussi si vous voulez pêcher
La poésie du paysage fait mes dé-
lices
mille baisers, Alfred

LE SAUT DU CAVALIER

Vous connaissez tous la manière dont le cavalier peut se déplacer dans le jeu d'échecs.

Partez de la syllabe QUE de la dernière rangée horizontale et passez d'un groupe de lettres au suivant, en sautant comme peut le faire le cavalier sur l'échiquier, il s'agit de reconstituer six vers de huit pieds.

A titre d'indication, la dernière syllabe de cette poésie est MANT, qui se trouve dans la sixième rangée horizontale.

LENT	ME	VENT	TRE	TER	DANS	SEAU	PE
OH	CHAN	BABIL	COM	MOI	TIT	COU	SEAUX
ILS	C'EST	SI	SOU	VO	LES	ETRE	OI
SON	MON	DONC	LE	DRAIS	NEAU	OI	E
PRES	GEN	VOU	CHAR	MA	PRIN	VIENS	PE
DIEU	MANT	TIN	TEZ	FEN	TITS	LE	JOURS
TILLE	DE	DI	JE	TEMPS	NOU	VOUS	JE
QUE	QUE	ÉCOU	MA	TES	ETRE	LES	VEAUX

DE QUI SONT CES PHRASES CELEBRES ?

1. Diseur de bons mots, mauvais caractère.
2. J'en passe, et des meilleurs.
3. Une patrie se compose des morts qui l'ont fondée aussi bien que des vivants qui la continuent.
4. N'y touchez pas, il est brisé !
5. O Soleil ! Toi sans qui les choses Ne seraient pas ce qu'elles sont !

RIONS UN PEU...

Monsieur et Madame font du tourisme sur leur belle auto neuve.

— Pourquoi retournes-tu en arrière ? demande Madame.

— Je viens de m'apercevoir que nous avons parcouru 1.200 kilomètres depuis le départ. Or on m'a bien recommandé de changer l'huile quand je serais au millième kilomètre. Il faut que je revienne de deux cents kilomètres en arrière pour la changer.

* * *

Pour traverser un grand lac, connu pour ses brusques et terribles tempêtes, un mathématicien célèbre s'embarque sur un frêle esquif.

Chemin faisant, il bavarde avec son batelier :

— Connais-tu l'histoire ? demande-t-il.

— Non !

— Alors, tu as perdu un huitième de ta vie... Connais-tu les mathématiques ?

— Non !

— Alors, tu as perdu le quart de ta vie...

Mais, comme une énorme vague s'avance, menaçante, le batelier demande à son tour :

— Savez-vous nager ?

— Non !

— Alors, vous avez perdu votre vie tout entière...

* * *

Le camelot fait l'article au coin d'une rue pour un Elixir de longue vie.

— Regardez-moi, mesdames et messieurs ! crie-t-il. Tel que vous me voyez, j'ai plus de trois cents ans !

Un badaud avise le jeune assistant du camelot et lui demande :

— Est-il vraiment aussi vieux qu'il le prétend ?

— Je ne peux pas vous dire, répond l'autre : je ne suis à son service que depuis cent dix-sept ans.

LE BEAU VOYAGE

Mickey désire partir de Paris (P) pour aller à Rome (R) en parcourant toutes les cases blanches, en évitant toutes les noires et sans jamais passer deux fois par la même case.

Quel parcours suivra-t-il ?

P

R

SOLUTIONS

LE MESSAGE MYSTERIEUX

La lettre d'Alfred était pliée verticalement dans l'enveloppe. Le pli isolait le texte suivant : « Je suis entre les mains des bandits qui menaçaient, prévenez vite la police. »

LE SAUT DU CAVALIER

Voici les vers qu'il s'agissait de reconstituer :

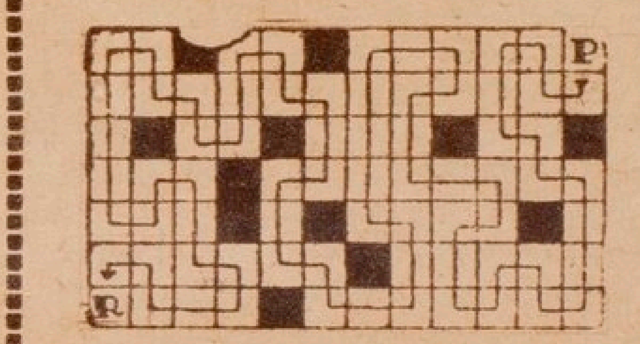
Que dites-vous, petits oiseaux.
Dans votre chanson si gentille.
Ecoutez donc comme ils babillent...
C'est le printemps, les jours nouveaux.
Le matin, près de la fenêtre,
Je viens les écouter souvent,
Oh ! mon dieu, que je voudrais être
Petit oiseau, moineau charmant.

LES PHRASES CELEBRES

1. Pascal (*Pensées*).
2. Victor Hugo (*Don Ruy Gomez*, acte III, scène VI).
3. Ernest Renan (*Discours*).
4. Sully Prudhomme (*Le Vase brisé*).
5. Edmond Rostand (*Chantecler*)

LE BEAU VOYAGE

Voici le parcours suivi par Mickey pour aller de Paris à Rome, en passant par toutes les cases blanches.



NOS CONTES

UN CADEAU DE NOEL



L'héroïne de l'histoire embellissait à vue d'œil. Vous en auriez sûrement entendu parler si vous viviez aux alentours du « Sundown Ranch ». Cette personne avait des yeux séduisants, une auréole de cheveux noirs et un rire qui résonnait gaîment à travers la prairie. Elle s'appelait Rosita et était la fille du vieux McMuller, pâtre au « Sundown Ranch ».

Deux cavaliers se disputaient les faveurs de Rosita — Madison Lane et Frio Kid. En ce temps-là, Frio Kid se nommait simplement Johnny McRoy.

De tous les admirateurs de la belle Mexicaine — et elle en comptait par douzaines — ces deux jeunes gens étaient les plus acharnés.

Madison Lane finit par remporter la victoire. Il épousa Rosita le jour de Noël. Bergers et vachers oublièrent leur haine traditionnelle pour prendre part aux joies nuptiales.

La fête battait son plein, quand on vit apparaître Johnny McRoy, tremblant de fureur. Une jalousie atroce se lisait dans ses yeux.

— Je viens vous offrir un cadeau de Noël ! s'écria-t-il en brandissant son fusil.

Une première balle effleura l'oreille de Madison Lane. La seconde aurait atteint la mariée sans la présence d'esprit de Carson, le berger. Carson se servit de son assiette de roast-beef. Il la jeta sur l'arme de McRoy et réussit à faire dévier le projectile. La balle ne troua donc que le mur. Tous les convives se levèrent d'un bond et s'emparèrent de leurs fusils. En six secondes, vingt balles sifflèrent dans la direction du trouble-fête.

— Je viserai mieux la prochaine fois... hurla-t-il... car il y aura une prochaine fois.

Et il s'éloigna en galopant, après avoir tiré un coup de fusil au hasard.

Carson en fut blessé... Tous crièrent vengeance. Mais l'assassin était déjà hors d'atteinte.

Dès lors McRoy fut surnommé le Frio Kid. Il devint le « méchant homme » de la contrée. Quelques jours plus tard, il tira sur deux policiers qui venaient l'arrêter. C'est ainsi qu'il inaugura sa vie en marge de la loi.

Il allait dans les villes et les provinces, se querellait à la moindre occasion, puis s'enfuyait avec ses hommes. Il était si habile, si audacieux qu'on n'a jamais pu le capturer.

Toute sa vie n'avait été qu'une suite de sauvageries et de cruautés.

Un après-midi de décembre, Frio dit à Frank, son bras droit :

— Mon Dieu ! Comment ai-je pu oublier ce cadeau de Noël depuis longtemps promis ! Je galoperai, demain, sans faute, jusqu'à « Sundown Ranch » et tuerai Madison Lane. Il m'a volé celle que j'aime. Rosita m'aurait appartenu s'il n'avait pas tout gâché...

— Pas de folie... répondit Frank. Vous savez bien que vous ne pourrez pas pénétrer dans la maison de Lane demain soir. J'ai entendu dire qu'il donnait une soirée à l'occasion de Noël... Il n'a pas dû oublier vos amabilités du passé... Il doit être sur ses gardes.

— Je vais aller à la soirée de Madison, dit Frio Kid calmement. Sais-tu ce que j'ai rêvé cette semaine ? Que nous étions mariés, Rosita et moi... C'est à Noël qu'il me l'a ravie... c'est à Noël que je le tuerai !

— Il y a d'autres moyens de se suicider, proposa Frank. Pourquoi n'allez-vous pas vous rendre au Shériff, par exemple ?

— Je l'aurai, dit Kid.

La veille de Noël, toute la maison de Madison Lane était gaiement éclairée. Un arbre de Noël, en l'honneur de leur enfant, garnissait le hall. Les invités devaient arriver d'un moment à l'autre.

Vers 8 heures du soir, le mari de Rosita appela trois vachers employés dans son ranch.

— Vous devez avoir l'œil ouvert, leur dit-il. Surveillez bien la maison. Vous connaissez Frio Kid... Si vous l'apercevez, n'hésitez pas à tirer sur lui. Rosita en a très peur... A chaque Noël ses craintes renaissent.

Petit à petit, la maison s'emplit d'amis. Tout le monde était heureux. Les parents complimentaient la jeune femme pour son excellent dîner ; les enfants tournaient en rond autour de l'arbre surchargé de cadeaux. Leur joie atteignit son paroxysme lorsque Papa Noël lui-même apparut avec sa barbe blanche.

— C'est mon père ! s'exclama le petit Billy Sampon. Je l'ai surpris en train de se maquiller.

Berkley, un vieil ami de Lane, arrêta Rosita qui passait près de lui, sur la véranda.

— Alors, Madame Lane, j'espère que vous n'avez plus peur de voir revenir McRoy...

— Pas tout à fait, répondit-elle en souriant, je suis parfois nerveuse ; je ne parviens pas à oublier cet affreux moment où il était sur le point de nous tuer.

— C'est le plus dangereux criminel de l'Amérique, on devrait l'abattre comme un chien.

— Il a commis des crimes abominables, c'est vrai... dit-elle, mais, je ne sais pas... je crois, malgré tout, qu'au fond de lui sommeillent de bons sentiments... Frio n'a pas toujours été méchant...

La jeune femme rentra dans le hall. Papa Noël, enfoui dans ses fourrures, la rencontra à la porte.

— J'ai entendu par la fenêtre ce que vous disiez tout à l'heure, j'avais justement en poche un cadeau pour votre mari... Mais à la place j'en ai laissé un pour vous... vous le trouverez dans la chambre, à droite.

— Merci, Papa Noël, dit Rosita gaiement.

Elle entra dans la chambre et y trouva Madison :

— Où est le cadeau que Papa Noël a déposé ici pour moi ?

— Je n'ai rien vu, répondit Madison Lane en riant, à moins que ce ne soit de moi qu'il s'agit.

Le lendemain, Gabriel Radd, un agent de la police secrète, arriva au commissariat de Loma Alta :

— Enfin, Frio Kid a eu ce qu'il méritait, dit-il à son chef.

— Vraiment ? Comment cela ?

— Ce fut grâce à un jeune berger. Celui-ci l'a vu passer devant sa tente hier soir, peu après minuit... Il tira sur lui... Et le plus étrange est que Frio était déguisé en Papa Noël des pieds à la tête... Imaginez-vous Frio jouant à Papa Noël !...

(Adapté de l'anglais)

Une grande première au Cinéma Cosmo

LEILA BENT MADARESS

L'histoire de ce film prise dans le vif, son sujet essentiellement humain, les chansons de Leila Mourad, l'interprétation émouvante de Youssef Wahby contribuent à faire de cette réalisation un succès qui dépasse déjà toutes les prévisions. Ce film est actuellement projeté aux Cinémas Cosmo du Caire, d'Alexandrie et de Port-Saïd et au Cinéma Aden de Mansourah.



Dans le hall du Cinéma Cosmo, la foule prend d'assaut les guichets lors de la première projection du grand film égyptien « Leila Bent Madaress », mis en scène par Togo Mizrahi.

Le public fait une ovation méritée au grand acteur Youssef Wahby et au célèbre producteur Togo Mizrahi qui ont assisté, comme il se doit, à la première du film.



VOTRE PEAU EST-ELLE SÈCHE ?

Voici comment la soigner

On parle beaucoup des peaux sèches et des peaux grasses, mais savez-vous comment reconnaître la nature de votre peau ? Il est pour cela des moyens extrêmement simples :

Vous croyez vraiment que votre peau est sèche ? Faites ceci : au matin, dès votre réveil, faites mousser du savon dans vos deux mains, et appliquez cette mousse sur votre visage comme une crème. Frottez légèrement et toujours en remontant. Puis rincez à l'eau tiède et essuyez doucement. Si vous avez alors une sensation de tiraillement désagréable, si votre peau vous pique, vous fait presque mal, c'est que vous avez la peau sèche, sans aucun doute.

Prenez alors une bonne crème nourrissante, étendez-la largement sur votre figure, vous éprouverez tout de suite un bien-être étonnant.

Gardez quelques minutes cette crème et vous constaterez avec quelle rapidité votre peau l'absorbe. C'est une preuve de plus qu'elle a nettement besoin d'être nourrie et graissée. Si, à ce moment, votre visage rougit fortement, c'est que votre peau est sensible, il faut la traiter avec douceur et précaution et ne jamais la frotter.

Cette sécheresse provient d'une déficience des glandes sous-cutanées. Un traitement accidentel ne donnera donc, pour ainsi dire, aucun résultat. Ce qu'il faut, c'est soigner votre peau, tous les jours, très régulièrement, et avec persévérance. Et cela pendant trois ou quatre semaines.

Alors seulement vous remarquerez ce progrès sérieux : votre maquillage tiendra mieux, votre peau ne sera plus striée de ces lignes minuscules qui lui donnent l'aspect parcheminé qui vous désole.

Il vous faut donc soigner votre peau, la rendre plus souple, plus fraîche. Procurez-vous d'abord une bonne crème nourrissante (à défaut, de la lanoline mélangée à de l'huile d'amandes douces fera votre affaire). Ayez aussi un bon tonique, un lait nourrissant, par exemple, qui serait tout indiqué pour une peau sèche.

Voici le traitement à suivre : le soir, après vous être soigneusement démaquillée, faites une très légère application de crème et laissez-la imprégner votre peau. Au bout de quelques minutes, essuyez doucement avec une serviette à démaquiller. Vous aurez ainsi ôté toutes les impuretés qui s'étaient accumulées sur votre visage durant la journée. Votre peau étant parfaitement propre, humectez un tampon d'ouate avec de l'eau très chaude, essorez-le complètement et imprégnez de crème nourrissante, puis, avec ce tampon, faites une large application sur tout le visage. Retrempez l'ouate dans l'eau chaude, essorez à nouveau et recommencez l'application de la crème.

Faites ceci plusieurs fois en tapotant votre visage avec l'ouate, cela activera la circulation du sang.

Ensuite, si votre peau est très sensible, trempez une serviette-éponge dans de l'eau chaude, essorez-la et couvrez tout votre visage. Etendez-vous pendant quelques minutes afin que la crème que vous avez sur la figure pénètre bien dans vos pores.

Pour terminer, lotionnez largement votre visage avec un tampon d'ouate bien imprégné de tonique que vous aurez préalablement fait tiédir au bain-marie.

Dans la journée, ne vous repoudrez pas à tout instant, évitez les changements brusques de température, ne craignez pas le soleil, mais ne vous y exposez qu'après avoir abondamment enduit votre figure d'une huile anti-solaire. Ceci même en hiver où, malgré tout, les rayons solaires nuiraient à votre peau sèche.

Un problème essentiel

POUR LE BONHEUR CONJUGAL

«FAUT-IL, ENTRE EPOUX, SAVOIR LIMITER LES PREVENANCES MUTUELLES ?»

Telle est la question que soulève aujourd'hui une lectrice qui signe « Une future Madame ». Voici ce que ma correspondante écrit :

« Je me marie dans quelques jours avec un jeune homme que j'aime passionnément, car, plus heureuse, semble-t-il, que bien des jeunes filles, je crois avoir trouvé un être doué de toutes les perfections morales et physiques. Aussi ai-je décidé de me consacrer entièrement à son bonheur, à ne jamais l'importuner par mes préférences personnelles et à lui demander conseil pour tout ce que je fais... »

Certaines parmi mes lectrices éprouveront peut-être le plus grand respect pour l'aveu de cette soumission anticipée, mais, à moins que votre époux soit un saint, je vous dirai, « Future Madame », que vous vous préparez d'amères désillusions. Aucun homme ne pourra rester longtemps à la hauteur d'une attitude aussi angélique que celle que vous vous proposez de prendre. Ce n'est guère flatteur pour la nature humaine, direz-vous, mais les hommes sont ainsi faits, et, sur ce point, nous n'y pouvons pas grand'chose.

* * *

Les premiers temps, votre jeune époux sera, comme vous, plein d'enthousiasme. Mais, étant donné que, d'avance, vous avez décidé de ne pas l'importuner par vos préférences personnelles, voici à peu près ce qui se passera quotidiennement :

S'il voudra sortir, vous direz oui sans hésiter. Il vous demandera de choisir l'endroit où vous voudriez passer votre soirée et vous lui répondrez avec un doux sourire : « Fixe toi-même l'endroit, mon chéri ». Au début cela le charmera, mais il finira par se lasser d'une femme qui n'a aucune initiative.

S'il a sommeil, vous irez vous coucher, même si vous n'avez aucune envie de dormir. Vous vous mettrez à tourner dans le lit, tant et si bien que, réveillé en sursaut, votre mari vous demandera ce que vous avez. Vous lui répondrez alors avec un sourire légèrement confus : « Je n'ai pas sommeil ». Il se tournera de l'autre côté en grognant et en se demandant pourquoi, dans ce cas, vous êtes allée vous coucher.

Si, par malheur, il prendra froid et devra garder le lit pendant quelques jours, vous serez toujours autour de lui, donnant une tape à son oreiller, remontant sa couverture et lui demandant tout le temps : « Comment te sens-tu ? » Il en viendra à souhaiter sincèrement que quelque chose ou quelqu'un le débarrasse de votre présence pendant une heure et lui donne un instant de répit pour lire son livre ou son journal.

Et le lendemain, le jour suivant, ces mille petits incidents se produiront à nouveau. De peur de déplaire à votre seigneur et maître, vous lui demanderez à chaque instant si vous devez vous acheter des chaussures à talons plats ou Louis XV, vous coiffer à la Greta Garbo ou à la Norma Shearer, vous faire teindre en rouge-brique ou garder votre chevelure naturelle et même — erreur capitale — ce qu'il désire manger durant la journée.

Ce souci constant de plaire à votre mari est très beau, mais rendez-vous compte que, d'une part, toutes ces questions le plongent dans l'embarras, car il ne saura peut-être pas comment y répondre, et que, d'autre part, prenant lui-même toutes les initiatives, vous n'aurez jamais à ses yeux l'attrait du nouveau, de l'inédit.

* * *

Ce qu'il faut à un mari, c'est une femme qui l'aime et le dorlote comme un bébé, mais c'est surtout une femme qui ne lui donne pas de tracas supplémentaires à cause d'un excès d'attentions. En voulant être trop parfaite, vous privez votre époux des petites satisfactions bien masculines que voici :

1° Critiquer la mode actuelle. (Ça un chapeau ? Ma parole, j'ai cru un moment que tu avais un presse-purée sur la tête.)

2° Se glorifier, en public ou en privé, d'avoir abandonné quelques-unes de ses petites manies de célibataire. (Autrefois je fumais la pipe entre les repas, je buvais quatre bouteilles de bière par jour et jouais aux cartes. Mais maintenant que je suis marié tout a changé pour moi...)

3° Vous taquiner sur vos prétendus « flirts ». (As-tu vu comme X te lorgnait ? Il ne se gêne plus, ma parole. D'ailleurs, tu le regardais aussi... Ha... ha...)

4° Se vanter de ses capacités culinaires. (Pas mal ta salade russe, mais à ta place j'y aurais mis quelques olives vertes et un soupçon de citron.) Etc... etc...

Le ménage et la cuisine ont beaucoup d'importance, mais un homme n'aime pas fixer quotidiennement son menu. Ses repas n'ont alors aucun attrait pour lui puisqu'il sait d'avance ce qu'il aura à manger. Ayez de l'initiative, variez son menu à l'infini et faites-lui de ces petites surprises culinaires auxquelles aucun homme n'est insensible.

* * *

Il ne s'agit pas de rouerie féminine, chère « Future Madame », mais simplement de conseils qui vous aideront à ne pas vous engager à faux dans la longue route du mariage.

1° Vous êtes amoureuse, c'est très beau, très romanesque, mais ne soyez justement pas trop romanesque vous-même. Sachez réaliser que votre époux aura des défauts comme tous les autres hommes.

2° Ne vous sacrifiez pas trop pour lui. S'il n'aime pas le riz et que vous l'aimez, faites-en un peu pour vous. S'il n'aime que le théâtre et déteste le cinéma, demandez-lui quand même de vous y accompagner. Ne le contrariez pas obstinément, mais n'allez pas aussi au-devant de tous ses désirs.

3° Arrangez-vous pour qu'il apprenne à connaître vos goûts personnels. Il sera enchanté de voir que, sur certains points, vous n'avez pas les mêmes idées que lui. Il discutera, essayera de vous convaincre, et ce sont justement des discussions qui créeront une certaine animation dans le traintrain de la vie quotidienne.

4° Si, en définitive, il réussit à vous ranger à ses opinions, il aura l'impression d'avoir remporté une victoire sur vous et, grâce à cela, il ne vous en aimera que davantage.

ANNE-MARIE



Voici un très joli tailleur, porté par Carole Lombard, et dont nos élégantes pourront s'inspirer pour leur garde-robe hivernale. On notera l'ampleur des poches et le mouvement évasé du buste. Un sac carrelé, un chapeau à larges bords, un col et des gants blancs complètent agréablement l'ensemble.

DRAMES DE LA VIE QUOTIDIENNE

Elle lui résistait. Il « la » tue. Un drame quasi quotidien, un cadavre et un homme en prison.

Que n'a-t-il, l'impatient, couru plus longtemps sa chance ? Que n'a-t-il, plus simplement encore, lassitude et l'inconstance seraient Ou il se serait aperçu qu'avec le temps écoulé diminuait son amour, et alors point de regrets, ou il aurait fait sa vie avec la femme de son choix, et au bout de cinq ou dix ans — peut-être moins — la lassitude et l'inconstance seraient venues le visiter. Alors, était-ce bien la peine, pour un résultat si piètre, de commettre un crime ?

Il voulait la quitter. Elle « se » tue. Autre drame non moins quotidien. Elle aussi, que n'a-t-elle attendu ? Avec l'éloignement, le recul, elle aurait vu peu à peu s'estomper le visage idéal dont elle avait rêvé, mais qui réellement n'existait pas, et lui serait apparu à la place le visage réel de l'être trop aimé, visage fait de méchanceté ou d'égoïsme. Comment alors continuer de regretter ce qui n'avait été qu'un fantôme, qu'un mirage ?

« Dire que j'ai failli mourir pour cela ! » s'exclament, tôt ou tard, ceux qui, ayant eu la tentation d'un geste fatal, ont trouvé cependant la force d'y résister.

Pour toutes choses, dans la vie, il est bon de savoir attendre. Il est bon aussi de savoir mettre les sentiments sur leur vrai plan, les faits à leur juste place. C'est cet équilibre qui sépare exactement l'optimiste du pessimiste.

L'éminent écrivain Louis Bromfield, dont nul ne contestera la merveilleuse expérience des hommes et des choses, écrivait une fois cette pensée si juste à laquelle je ne saurai rien ajouter :

« Ce qui fait la mélancolie des pessimistes, c'est qu'ils attachent aux choses plus d'importance qu'elles n'en ont véritablement.

« Savoir réduire à leurs véritables proportions les sujets de soucis, c'est en supprimer déjà facilement plus des trois quarts. L'optimiste est seulement un homme équilibré et le pessimiste un excessif. C'est pour cela que le premier sait en « toute circonstance être heureux, ou du moins tranquille, tandis que le second est un perpétuel agité qui empoisonne son existence avec des choses qui, au fond, n'ont pas une importance réelle ».

CONSEILS A MES NIECES

Nièce « Je ne sais plus quel chemin suivre »

Vous êtes trop jeune pour faire un mariage de raison. Rien ne vous presse. Vous avez tout le temps de vous rendre compte en revoyant ce jeune homme si l'estime que vous éprouvez peut se transformer en un sentiment plus profond. D'ici là, ne prenez aucune décision définitive, vous le regretteriez plus tard.

Nièce « I hope »

Ecrivez-moi en anglais, je n'y vois pas d'inconvénient. Il est regrettable que vous ne puissiez pas me donner votre adresse pour une réponse privée, car je ne puis discuter de cette question dans les colonnes de cette rubrique. Voyez un médecin spécialiste et faites quelque chose pendant qu'il est encore temps. Bonne chance.

Nièce « Cœur en détresse »

Si vous êtes certaine que les regrets de votre mari sont sincères, pardonnez-lui à nouveau et faites-lui encore une fois confiance. Mais ne vous engagez pas trop dans cette voie sans vous assurer quelques garanties de bonheur et, aussi, de sécurité matérielle. Cet homme vous a fait manquer de tout, il est temps qu'il vous assure un certain confort maintenant qu'il veut reprendre sa vie à vos côtés.

Nièce « Deanna Durbin »

Vous avez, en effet, une certaine ressemblance avec cette vedette. Bien qu'il soit flatteur pour vous d'être en quelque sorte le sosie de la jeune star, je ne vous conseille pas de l'imiter. Restez vous-même, gardez votre personnalité au lieu de devenir la pâle copie d'une célébrité.

Nièce « Mirza »

Pour ces boutons d'acné sur le visage, envoyez-moi vos nom, timbres et adresse et je vous dirai où aller. Ne vous désolez pas, tous les défauts de la peau sont aujourd'hui guérissables et vous aurez de nouveau votre beau teint de jadis.

Nièce « Une d'Alexandrie »

Pour guérir la séborrhée de vos cheveux, il faut faire des frictions tous les huit jours avec un coton imbibé d'huile de cade ou d'huile de cèdre. Le lendemain de ces frictions, faites un bon savonnage, puis rincez avec une forte décoction de bois de Panama.

Nièce « Toujours à lui par la pensée »

Mais je vous comprends, au contraire, fort bien et ce n'est pas moi qui songerait à blâmer votre conduite actuelle. Quand on aime un homme et que celui-ci est loin, il faut à tout prix lui rester fidèle. Cependant votre maman a raison : vous devez sortir avec vos amies. Même s'il y a des jeunes gens dans votre groupe, je ne vois pas du tout où le mal serait. Vous pouvez fréquenter des hommes et rester malgré tout attachée à celui qui sera un jour votre mari.

Nièce « Eglantine »

Je vous conseille d'aller plutôt dans un institut de beauté, car vous n'arriverez jamais à faire disparaître ces points blancs qui vous désolent. On vous les brûlerait sans presque aucune douleur, vous auriez les marques pendant quelques jours et puis, de nouveau, tout rentrerait dans l'ordre.

Nièce « Magali »

Je le regrette vraiment beaucoup, mais il m'a été absolument impossible de vous trouver la recette en question. Une amie alexandrine m'a pourtant promis de me la donner. Dès que je l'aurai, je m'empresserai de vous la communiquer. Je m'excuse beaucoup de ce contre-temps, mais je n'ai pas pu faire autrement, croyez-moi.

Nièce « Vera Ognianova »

Tous vos renseignements à mon sujet sont exacts, sauf celui ayant trait à mon âge. Je n'ai plus 18 ans, comme on vous l'a dit, je suis bien plus âgée que cela... J'ai lu « Netotchka » et, comme vous, j'ai trouvé ce livre vraiment adorable. Voici la meilleure manière de préparer la soupe froide russe plus connue sous le nom d'*akroschka*. Cette soupe a pour base le kvass, mais vous pouvez aussi la faire avec de la bière ordinaire. Vous devez faire tremper dans cette bière des tranches de jambon (à défaut, de mortadelle), des morceaux de diverses viandes froides, de l'oignon cru haché, une forte dose de persil et des petits morceaux de glace grossièrement concassés. Tout comme la soupe à la bière allemande, l'akroschka ne doit être servie qu'à ceux dont cette préparation est le potage national, les étrangers ne l'aimeraient pas beaucoup...

Nièce « J'ai toujours les lèvres gercées »

Il est pourtant fort simple de guérir cela : appliquez, chaque soir, la pommade suivante : beurre de cacao : 30 grammes ; vaseline: 10 grammes ; teinture de benjoin : 10 grammes ; oxyde de zinc : 5 grammes ; essence de roses: 2 gouttes. Si, durant la journée, vous sentez que, décidément, vos lèvres vous font presque mal, ôtez tout votre fard, appliquez de nouveau cette crème et laissez pendant une heure. Vous verrez comme vous vous sentirez soulagée après cela...

Nièce « Jeune fille de 19 ans »

Employez chaque soir quelques gouttes d'huile de ricin que vous appliquerez sur vos cils et sourcils. Les taches de rousseur, pour disparaître définitivement, doivent être traitées par une spécialiste. J'en connais une, mais je ne puis vous citer des noms dans les colonnes de cette rubrique.

Nièce « Il n'y a que lui au monde »

Je n'en doute pas et c'est pour cela que vous tenez tant à lui plaire. Voici comment vous pouvez préparer, à bon marché, un excellent cold-cream: prenez 30 grammes de blanc de baleine, 15 grammes de cire blanche, 105 grammes d'huile d'amandes douces, 30 grammes d'eau de rose, 7 grammes 50 de teinture de benjoin, 5 gouttes d'huile de rose. Pour acheter tous ces ingrédients, vous devrez certes dépenser un peu d'argent, mais vous aurez au moins trois pots de cold-cream, et lorsqu'on pense à quel prix ils sont vendus sur le marché...

Nièce « Pharmacienne »

Mais oui, je me souviens très bien de vous. Vous voici donc diplômée et prête à commencer une carrière. De tout cœur, je vous félicite pour vos succès. Voici comment vous préparerez le lait virginal : versez 10 grammes de teinture de benjoin sur une quantité suffisante d'eau distillée de roses pour obtenir un litre de liquide. C'est tout... Facile, n'est-ce pas ?

TANTE ANNE-MARIE

IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. 27412.
ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 75
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 100
Autres pays .... P.T. 130
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

R.C. Alex. 1349 — Caire 34703